

## DOCUMENTS

Stéphane Michaud

### FLORA TRISTAN: TRENTE-CINQ LETTRES

«Après un siècle et quart de purgatoire, l'heure de Flora Tristan va sonner enfin.» Cet espoir, d'un messianisme bien conforme à celui de Flora Tristan elle-même, que Dominique Desanti exprimait dans la conclusion de son étude de 1972,<sup>1</sup> attend toujours sa réalisation. Nombreux sont ceux qui s'intéressent à Flora: elle est à la mode. Rares sont pourtant les études qui dépassent la biographie, et enrichissent notre connaissance de sa pensée et de son œuvre. Publiée en 1925, la thèse de J.-L. Puech fait toujours autorité.<sup>2</sup> Les travaux ultérieurs lui sont largement redevables.

Il faut, il est vrai, se réjouir du regain d'intérêt autour des *Promenades dans Londres*. Désignées par les commentateurs modernes comme l'un des meilleurs ouvrages de Flora, largement citées par les anthologies, mais sommairement étudiées, les *Promenades* n'avaient jamais été rééditées depuis 1842. Leur dernière version, celle de l'édition populaire, vient d'être publiée à nouveau, accompagnée d'une introduction et de notes dues à François Bédarida.<sup>3</sup> Sa présentation relie l'analyse sociale de Flora aux composantes de la société capitaliste, aux forces en lutte dans l'Angleterre de la première industrialisation et des débuts de l'ère victorienne, aux interrogations — alors si nombreuses — sur la *Condition of England Question*. La critique serrée à laquelle l'historien soumet le livre dégage les

<sup>1</sup> D. Desanti, *Flora Tristan, la femme révoltée*, Paris 1972, p. 315 (ouvrage que nous désignerons par l'abréviation Desanti I). Du même auteur, on consultera encore *Flora Tristan, œuvres et vie mêlées* [Collection 10/18], Paris 1973 (abréviation: Desanti II).

<sup>2</sup> J.-L. Puech, *La Vie et l'œuvre de Flora Tristan 1803-1844* (L'Union ouvrière), Paris 1925.

<sup>3</sup> F. Tristan, *Promenades dans Londres* [Collection du Centre d'histoire du syndicalisme], Paris 1978. On comparera avec notre propre étude «Les Promenades dans Londres de Flora Tristan», in: *Les Utopistes et l'action*, recueil publié sous la direction de J. Valette, Grenoble, à paraître. Il convient pourtant de signaler l'édition en espagnol procurée par E. Nuñez, dès 1972 (F. Tristan, *Paseos en Londres*, Lima). Celle-ci faisait suite à une série de rééditions en espagnol des Pérégrinations (Santiago de Chile 1941; Lima 1959 et 1971).

forces et les faiblesses de l'information, et marque les limites d'une vision par ailleurs très aiguë. Cette perspective légitime, qui envisage les *Promenades* comme un document sur l'époque, appelle en complément indispensable des travaux plus liés à Flora Tristan elle-même, et à son socialisme militant. Nos connaissances restent, en effet, très lacunaires.

Depuis la publication tardive du *Tour de France*, document capital et longtemps attendu (puisqu'en annonçait déjà la publication dans sa thèse), depuis aussi l'édition de sept lettres par André Breton,<sup>4</sup> les archives et collections gardent quasiment leur secret. L'exemple de Maurice Agulhon, qui a découvert dans les archives du Var deux lettres, et fait revivre le passage de Flora à Toulon et ses conséquences immédiates sur la vie ouvrière, n'a pas été suivi.<sup>5</sup> Les indications données par Dominique Desanti, qui a eu accès à des documents inédits, n'ont excité la curiosité d'aucun chercheur. Aussi étrange que cela puisse paraître, il n'existe encore à ce jour aucune *Correspondance* de Flora Tristan. Le chiffre total des lettres publiées se monte à une quarantaine à peine, la source principale restant les quelque vingt-huit lettres que l'enquête serrée de Puech a sauvées de l'oubli.<sup>6</sup> Les autres gisent disséminées, et le plus souvent inconnues, dans les bibliothèques et les collections les plus diverses.<sup>7</sup> Quand on sait l'inlassable activité épistolaire de Flora, ce sont des pans entiers de sa vie et de sa pensée qui nous échappent. Il est grand temps de mettre au jour les documents, d'ouvrir les perspectives, de rendre à l'histoire et à la vie de son temps celle qui y plonge profondément.

De toutes les collections de manuscrits, celle qui est déposée à l'Institut International d'Histoire Sociale, à Amsterdam, constitue la plus riche. Rassemblée à la veille de la dernière guerre, elle se compose, à la fois, du manuscrit du *Tour de France*, déposé par Puech en 1939, et de trente et une lettres autographes. Vingt-neuf proviennent d'un achat fait deux ans plus tôt au marchand d'autographes parisien Michel Bernstein. Deux autres, les numéros 1 et 33, appartiennent au fonds Descaves. Le plus souvent sans mention de destinataire, et sans date précise, ces lettres demandaient à être

<sup>4</sup> F. Tristan, *Le Tour de France*, journal inédit 1843-1844, préface de M. Collinet, notes de J.-L. Puech, Paris 1973; A. Breton, «Flora Tristan, sept lettres inédites», in: *Le Surréalisme même*, n° 3 (automne 1957), pp. 4-12.

<sup>5</sup> M. Agulhon, *Une Ville ouvrière au temps du socialisme utopique*, Toulon de 1815 à 1851, Paris, La Haye 1970, pp. 154-77.

<sup>6</sup> En dehors de celles publiées dans Flora Tristan, op. cit., Puech édita encore deux lettres à Enfantin: «Flora Tristan et le Saint-Simonisme», in: *Revue d'Histoire économique et sociale*, t. XIII (1925), pp. 209-10. Ces travaux s'intéressent essentiellement à la période de l'Union ouvrière.

<sup>7</sup> Nous avons, à ce jour, rassemblé quelque 130 lettres de Flora Tristan — chiffre dans lequel sont, bien sûr, incluses celles publiées par nos prédécesseurs.

replacées dans la correspondance générale de Flora Tristan, telle que nous avons entrepris de la rassembler, et soumises à une sévère critique interne et externe. Le fonds d'Amsterdam comporte encore une lettre de Considérant à Flora. Nous la donnons parmi les autres, suivant l'ordre chronologique (n° 3). Aux lettres d'Amsterdam, nous en avons joint trois autres, qui leur sont étroitement liées, et que des collectionneurs nous ont généreusement autorisé à reproduire. M. Lucien Scheler, qui édita voici trente ans des *Morceaux choisis* de Flora Tristan précédés d'une intéressante étude sur sa vie et son œuvre,<sup>8</sup> nous a communiqué la lettre 20, MM. Coulet et Faure celle n° 29. L'amabilité de madame André Breton nous a permis de vérifier sur l'original le texte n° 15, déjà publié,<sup>9</sup> et d'y apporter ainsi quelques corrections de lecture.

Les documents couvrent une période de sept ans, d'août 1836 à septembre 1843, c'est-à-dire des premières interventions de Flora dans la presse, de ses pétitions, au voyage à Bordeaux, sorte de banc d'essai pour le tour de France futur. Ils sont toutefois très inégalement répartis dans le temps: les années 1839-1840 en constituent le noyau central avec vingt-sept lettres. Heureuse focalisation, quand cette période si importante, celle du dernier voyage en Angleterre, de mai à août 1839, de la rédaction et de la diffusion des *Promenades dans Londres* que Flora en rapporte, restait précisément obscure. Seuls de rares points de lumière, les quelques lettres publiées par A. Breton, la trouaient çà et là.<sup>10</sup> Nous pouvons enfin fixer des dates, suivre des projets sur lesquels les informations nous faisaient défaut, établir des relations ignorées. Les lettres d'Angleterre apportent des révélations d'autant plus précieuses qu'on peut douter qu'aucun autre témoignage vienne jamais les compléter: les collections publiques anglaises ne conservent, à notre connaissance, aucun manuscrit de Flora.

Ces informations essentielles, et qui ouvrent enfin la voie à une étude critique des *Promenades dans Londres* par exemple, ne nous sont pas données du dehors. A peine trouvera-t-on ici de ces lettres d'affaires un peu sèches dont la correspondance des années 1836-1838 offre tant d'exemples. Les lettres à Delaunay, le directeur de *L'Artiste*, à Ladvocat, l'éditeur avec

<sup>8</sup> F. Tristan, *Morceaux choisis*, Paris 1947. M. Lucien Scheler nous a activement soutenu dans la rédaction de cet article: qu'il en soit cordialement remercié.

<sup>9</sup> Breton, article cité, pp. 7-9.

<sup>10</sup> On sait que le séjour anglais de Flora, de mai à la fin août 1839, était son quatrième outre-manche. Dans une lettre à Ladvocat, Paris, 30 décembre 1838 (Bibliothèque Marguerite Durand, Paris) Flora parle déjà de ses amis de Londres; ils lui écrivent lettre sur lettre pour lui demander où se trouve Méphis. Le dernier séjour est pourtant le plus marquant.

lequel elle signe en septembre 1838 un contrat pour une série d'ouvrages, à tel ou tel journaliste, vont droit au fait, règlent des questions en suspens. Flora propose ses manuscrits, en surveille l'impression, suscite des comptes rendus ou des feuilletons dans la presse. La seule marque qui trahit leur auteur est l'impatience, la ténacité d'une femme qui sait qu'elle ne peut compter que sur elle-même.<sup>11</sup>

Les présentes lettres ont un caractère plus personnel. Souvent même ce sont de simples billets intimes écrits à la hâte, ou de longues lettres dans lesquelles elle se livre avec passion. L'amitié, un attachement profond, favorisent l'épanchement ou, au contraire, justifient l'affrontement. Même les correspondants plus occasionnels, Eugène Briffault, Charles Fillieu, Gergères, à partir du moment où ils touchent Flora à l'essentiel d'elle-même, qu'il s'agisse de sa personne ou de sa mission, sont interpellés, pris à parti. A eux aussi, elle livre une part d'elle-même, tant il est vrai que Flora n'est jamais vraiment désengagée.

En dépit des relations étroites qu'ils entretiennent avec Flora, les correspondants ne sont pas tous aisés à identifier. Qui est, par exemple, le destinataire anonyme de la lettre I, auquel Flora confie tout à la fois une lettre, lui demandant dans quel journal elle pourrait être insérée, et sa rage devant les obstacles qui lui barrent la route? On pourrait être tenté d'y reconnaître l'ancien directeur de la *Revue encyclopédique*, Jullien de Paris, familier de l'Angleterre, et adepte en France des doctrines d'Owen. Une lettre de 1840 le montre en relations étroites avec Flora.<sup>12</sup> Mais les indices

<sup>11</sup> Lettres à Louis Desnoyers, 14 novembre 1837 (photocopie à l'Institut Français d'Histoire Sociale, Fonds Dolléans 14 AS 148); à Valentin de La Pelouze, 20 décembre 1837, à M. de Martris, 18 janvier 1838 (toutes deux, Bibl. Marguerite Durand); à Delaunay, 16 juin, 1<sup>er</sup> juillet, sept.-octobre, octobre, 31 octobre, 1<sup>er</sup> novembre 1838 (photocopies à l'I.F.H.S., Fonds Dolléans cité), 8 novembre (Bibl. Marguerite Durand), et deux lettres enfin en décembre de la même année 1838 (photocopies, I.F.H.S., Fonds Dolléans cité). Lettres à Ladvoat, toutes de 1838: 4 septembre (coll. Mme A. Breton), oct.-novembre, 2 décembre (toutes deux obligeamment communiquées par le Libraire H. Saffroy, Paris), 30 décembre (Bibl. Marguerite Durand).

<sup>12</sup> 8 mai, Bibl. historique de la Ville de Paris, Fonds M.-L. Bouglé. De nombreux indices portent à croire que la lettre inédite du 1<sup>er</sup> janvier 1838 (Bibl. Marguerite Durand), sans mention de destinataire, s'adressait déjà à lui. Sur Marc-Antoine Jullien de Paris (1775-1848), esprit libre et courageux, proche du comité de salut public sous la Révolution, haut fonctionnaire sous l'Empire, fondateur de la *Revue Encyclopédique* en 1818, voir H. Goetz, M.-A. Jullien de Paris, Paris 1962. Ses archives sont conservées aux Archives nationales (39 AP 1-4). Les papiers de son contemporain, le socialiste Joseph Rey, conservées à la Bibliothèque municipale de Grenoble, mentionnent sa familiarité avec l'Angleterre, avec les cercles owénistes, avec Mrs Wheeler, avec Jules Gay, avec le Dr Evrat — autant d'éléments qui le rapprochent indiscutablement de Flora (voir H. Desroche, *Owénisme et utopies françaises* [Communautés — Archives internationales de sociologie de la coopération et du développement, n° 30, numéro spécial], Paris 1971, pp. 62-63, 164-65).

manquent ici pour conclure. On ne sait pas davantage quelles sont les femmes auxquelles s'adressent les lettres 5 et 8, et qui sont venues spontanément à la rencontre de Flora au lendemain des *Pérégrinations* (1837), ou du procès qu'elle eut à soutenir en cour d'assises, après que son mari ait tenté de l'assassiner dans les rues de Paris. Quelle est encore l'incrédule qui reste étrangère au sacrifice des Polonais, et que Flora apostrophe dans la lettre 10? Là encore, on aimerait savoir. Au moins ces lettres, avec celles à Olympe et beaucoup d'autres, permettent de mesurer l'importance des relations féminines de Flora. Elle n'est pas seulement en relation avec des femmes socialistes, Eugénie Niboyet ou Pauline Roland plus tard, ni avec des femmes prolétaires, telle cette Eugénie Soudet que nous rencontrons plus loin. Elle ne se limite pas davantage au milieu des femmes écrivains, les Marceline Desbordes-Valmore ou George Sand.<sup>13</sup> Elle fréquente encore l'aristocratie, même si celle-ci ne la comprend pas. Si Flora croit à une mission de la femme, jusqu'au bout elle restera attachée à se faire reconnaître des femmes. Les listes de souscription aux différentes éditions de l'*Union ouvrière* sont là pour le prouver. Et ce sont en définitive deux femmes auxquelles Flora s'est le plus complètement confiée, Eléonore Blanc, la disciple tardive et préférée, découverte à Lyon en 1844, et Olympe Chodzko.

Ignorée de Puech, découverte par André Breton qui se satisfait de son prénom, sans chercher à éclaircir le mystère de son nom, à peine identifiée par Dominique Desanti (qui la désigne comme la «femme d'un historien polonais»<sup>14</sup>), Olympe Chodzko, la principale et la plus intime correspondante de Flora, ne mérite pourtant pas l'oubli dans lequel elle est tombée. Par son mari sans doute, mais aussi par sa propre personnalité, elle constitue une figure non négligeable du patriotisme polonais en exil et de la vie littéraire française.

Née en France en 1797, et élevée à Paris, Olympia Maleszewska est la petite-fille de l'orientaliste Venture de Paradis.<sup>15</sup> C'est d'ailleurs à sa

<sup>13</sup> Flora écrit à Eugénie Niboyet, dès le 11 octobre 1836 (collection de l'auteur). Elle rentre en contact avec Pauline Roland au lendemain des Promenades dans Londres. Relations suivies qui vont jusqu'à la mort de Flora, et à ses obsèques, à l'organisation desquelles Pauline Roland veille attentivement depuis Paris. Les relations mouvementées de Flora et de George Sand mériteraient un article. Marceline Desbordes-Valmore souscrit au tombeau de Flora Tristan, après avoir souscrit à l'*Union ouvrière* (voir sa lettre du 8 janvier 1846 à Mlle Cécile Rémi, communication obligeante de la Librairie Charavay, Paris).

<sup>14</sup> Desanti II, p. 223. Un an plus tôt, le même auteur écrivait qu'elle n'avait «pu découvrir qui était cette mystérieuse Olympe» (Desanti I, p. 185).

<sup>15</sup> Voir *Polski Słownik Biograficzny*, t. III, Cracovie 1937, pp. 389-90. Les Archives de la ville de Paris possèdent ses actes de mariage (10 septembre 1834) et de décès (7 juillet

grand-mère Venture qu'elle est confiée, après la mort de sa mère et le second mariage de son père. Le bref rôle politique d'Olympe se situe en 1833-1834. Elle gère, en effet, les intérêts des membres du comité national polonais, après que celui-ci a été expulsé de France, pour avoir publié une adresse au peuple russe. Elle sert d'intermédiaire entre La Fayette<sup>16</sup> et deux membres du comité que celui-ci honore du titre d'ami, et qu'il avait nommément défendus à la tribune de la chambre: Lelewel et Léonard Chodzko.<sup>17</sup> Le premier, ancien membre du gouvernement révolutionnaire de Varsovie, était président du comité. Simple membre de celui-ci, et établi à Paris depuis 1826, Chodzko, le futur mari d'Olympe, n'en avait pas moins déployé une inlassable activité.

Un dévouement égal à sa patrie adoptive comme à sa patrie d'origine lui avait permis de mettre au service de la Pologne toutes les relations qu'il s'était acquises en France. Celui qui avait été «lié dès le commencement avec les littérateurs de la *Revue encyclopédique* et les libéraux de la Restauration»,<sup>18</sup> qui avait été aide de camp de La Fayette dans les journées de

1889). L'acte de mariage de Louise Olympe Maleszewski, la dit fille de Jean-Pierre Maleszewski et de Jeanne Françoise Venture. Aucun document d'archives n'établit la date de sa naissance que nous donnons d'après l'encyclopédie citée. «Maleszewski, lieutenant-colonel» est une fois mentionné, en 1821, dans un dossier relatif à la surveillance d'officiers polonais (Archives nationales, F 7 6758, dossier 9).

<sup>16</sup> Lettres de La Fayette à Olympe Maleszewski, 6 septembre 1833, 16 janvier 1834 (Lafayette Manuscripts III, Manuscripts Department, Lilly Library, Indiana University, Bloomington, Indiana), et vendredi 9 mai 1834 (The Pierpont Morgan Library, New York). Le *Polski Słownik Biograficzny*, article cité, fait commencer le rôle politique d'Olympe après l'écrasement de l'insurrection polonaise, en septembre 1831. L'ouvrage parle d'articles sur la Pologne donnés au National, au Constitutionnel et à La Tribune, et même d'une perquisition de l'appartement d'Olympe, en mai 1834. Aucun document d'archives ni à la Préfecture de Police de Paris, ni aux Archives Nationales, ne venant à l'appui de ces affirmations, nous les reproduisons sous toute réserve. Les collections d'Olympe Chodzko ont par ailleurs disparu, comme toutes celles venues du musée de Rapperswil, en Suisse, pendant les bombardements de Varsovie, lors de la dernière guerre.

<sup>17</sup> Voir son intervention dans *Les Discours de Lafayette pour la Pologne*, Paris 1864, p. 74. Le texte de l'Appel du Comité national polonais au peuple russe, avec le nom de ses signataires, parut notamment dans *Le National* du 1<sup>er</sup> janvier 1833.

<sup>18</sup> Note du ministère des Affaires étrangères, en date du 15 septembre 1857, sur Alexandre et Léonard Chodzko (dossier Alexandre Chodzko, Archives nationales, F 17 20420). En aucun cas, il ne faut confondre Léonard avec son parent, Alexandre Chodzko (1804-1884), ami de Michelet et professeur suppléant de langue et littérature slaves au Collège de France, à partir de 1857. Léonard suivit une modeste carrière de bibliothécaire. Voir son dossier parmi ceux des personnels de l'enseignement. On y trouvera aussi la mention d'un secours annuel de 300 frs accordé par le ministère à Olympe, après la mort de son mari, en 1870 (dossier A. Chodzko cité).

Juillet,<sup>19</sup> avait été autorisé, en conséquence, par le gouvernement national de Varsovie à rester à Paris pour y plaider auprès de la France la cause des Polonais. Il était intervenu dans la presse, témoin la lettre parue dans *Le National* du 1<sup>er</sup> janvier 1831. Il avait fondé, dès le 28 janvier 1831, et sous la présidence de La Fayette, un comité central franco-polonais au service duquel il s'était dépensé sans compter.<sup>20</sup> Olympe correspond avec lui, lors de son exil en Angleterre. En juin 1834, elle obtient par ses démarches, et à la faveur d'un changement de ministère, son retour en France. Le mariage d'Olympe et de Léonard, en septembre 1834, met fin à leurs activités politiques. C'est désormais par la plume qu'ils se consacrent à faire connaître la Pologne et ses malheurs. Olympe soutient son mari dans l'édition de l'ouvrage qu'il dirige, *La Pologne historique, littéraire et monumentale*. Elle y signe une série d'articles.

Telle est celle avec qui Flora se lie à la fin de 1837. Comment les deux femmes se sont-elles connues? Par Jullien de Paris, lui-même membre du comité franco-polonais et proche de nombreuses femmes auteurs? Ou bien Olympe prit-elle directement contact avec une femme de lettres qu'elle souhaitait attirer dans son salon? Nous en sommes réduit aux hypothèses. A cette époque, Olympe, qu'un portrait réalisé en 1840 nous représente dans toute sa beauté,<sup>21</sup> règne sur un salon dont la réputation était établie dès avant son mariage, et que fréquentent des réfugiés et des hommes de lettres, plus que des personnalités politiques. Amie intime de Marie Dorval,<sup>22</sup> elle ne tarde sans doute pas à faire la connaissance de George Sand à laquelle son mari adresse, en avril 1840, un exemplaire de *La Pologne illustrée*. Des relations étroites avec George Sand sont en tout cas attestées quelque vingt ans plus tard, sous le Second Empire.<sup>23</sup>

<sup>19</sup> Lettre de La Fayette à Chodzko, 21 décembre 1832 (Lafayette Manuscripts II, Manuscripts Department, Lilly Library). Voir encore le tableau détaillé de l'état-major général de la garde nationale de Paris (Archives nationales, 252 AP 2). Autre lettre de La Fayette à Chodzko, 31 octobre 1831 (Yale University Library, Benjamin Franklin Collection).

<sup>20</sup> Les dernières pages de J. Straszewicz, *Les Polonais et les Polonaises de la révolution du 29 novembre 1830, Paris 1832 et suiv.*, gr. fol., ouvrage publié par livraisons et paginé de façon non continue, rendent un vibrant hommage au patriotisme de Léonard.

<sup>21</sup> Voir *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*, rédigée par une société de littérateurs sous la direction de Léonard Chodzko, 3 vol., Paris 1835-42, planche à la fin du t. III. Le même portrait est reproduit en couleurs dans *La Pologne illustrée*, Paris 1842.

<sup>22</sup> Voir M. Dorval, *Lettres à Alfred de Vigny*, recueillies et présentées par Ch. Gaudrier, Paris 1942, pp. 23 et 209.

<sup>23</sup> Voir à la Bibliothèque nationale, N.a.fr. 24811, les lettres adressées à George Sand respectivement par Léonard et Olympe Chodzko, Paris, avril 1840 (f. 13) et 13 décembre 1862 (ff. 14-15).



Comme beaucoup de ses contemporains, Victor Hugo, Lamennais, Ballanche et tant d'autres, Flora s'est solidarisée avec le malheur polonais. Grâce à Olympe, elle était à la source des informations. Mais tandis que la Pologne reste pour Olympe un intérêt exclusif, et que son engagement tourne progressivement à une aide humanitaire, voire à un patriotisme purement sentimental, le combat des Polonais contre l'opresseur nourrit la foi de Flora. Il n'est pas exclu, en définitive, que la lettre 10 qui apostrophe une femme du monde qui reste étrangère au sacrifice des Polonais, et à sa valeur prophétique, s'adresse à Olympe elle-même. En dépit de sa personnalité chaleureuse et de sa force d'âme, auxquelles Flora rend hommage, Olympe est bien différente de son amie. Elle n'a, selon l'expression de la lettre 20, «ni foi ni loi, que le code pénal remède peu consolant par sa nature». Elle ne comprend pas le combat de Flora. Tous ses écrits, ses pétitions, ses *Promenades dans Londres*, lui paraissent des imprudences. Aussi bien est-elle politiquement moins avancée. Les républicains auxquels elle adresse son amie en Angleterre sont, en définitive, de plats bonapartistes, des courtisans dont Flora démasque la vanité.

Futile ou critique, combien de fois Olympe reste étrangère au projet de Flora! L'accueil réservé au retour d'Angleterre, dans l'été 1839, n'est pas à la mesure de l'attente qu'exprimaient les lettres de Londres, si vibrantes d'émotion et de douleurs. «Mad. Ch . . . (la femme au petit chien noir) me poursuit d'une manière étrange. Elle n'arrête pas de faire admirer mes *cheveux* à tous les *illustres Polonais* résidant à Paris.» Ces mots de Flora à son ami, le peintre Traviès, manifestent un profond désenchantement.<sup>24</sup> Jamais Olympe ne se range franchement aux côtés de son amie. Elle apparaît très discrètement dans les listes de souscription à l'*Union ouvrière*, comme «une dame polonaise». Jamais, dans sa longue activité de journaliste, elle ne consacre une ligne à Flora. Celle-ci ne désespère pourtant pas d'Olympe. Elle ne veut voir que de l'humeur dans la «sortie» contre «les hommes de foi de progrès».<sup>25</sup> Si elle néglige de répondre aux moqueries des cœurs secs, elle explique, en revanche, à Olympe ce que signifie sa foi. Elle est certitude que la justice triomphera. Elle alimente le combat, donne la force de mener l'enquête sur les sources de la misère, et d'en supporter les

<sup>24</sup> Lettre à Charles-Joseph Traviès, Paris, 9 septembre 1839, publiée par Breton, article cité, pp. 9-10 (nous avons rétabli la date).

<sup>25</sup> Voir lettre 20. C'est dans les *Pérégrinations d'une Paria*, 2 vol., Paris 1838 [1837], t. I, p. XXXIV, que Flora se désigne comme un «être de foi». Sans cesse, elle doit se défendre contre les moqueries et les interprétations erronées auxquelles donnent lieu sa foi et son vocabulaire biblique. Peu avant sa mort, elle remet sur le droit chemin les ouvriers de Toulon qu'on a égarés en «faisant de la sentimentalité chrétienne» (lettre du 9 septembre 1844, publiée par Agulhon, *Une Ville ouvrière*, op. cit., pp. 158-60).



épreuves. Elle participe du mouvement qui anime l'ouvrage de Beaumont sur l'Irlande.<sup>26</sup>

La sympathie chaleureuse et spontanée que Flora éprouve pour Olympe lui fait rêver de la gagner à sa cause. Quelque sensuel que soit le vocabulaire, quelque intimes que soient les aveux, qu'on ne se méprenne pourtant pas sur leur signification. Envisager l'hypothèse d'une Flora «saphique» ou «névrosée», quand bien même c'est pour rejeter le premier terme, revient à juger sur des indices bien minces, surtout lorsqu'on ne connaît que deux lettres, et que celle qui est tenue en réserve comme pièce essentielle (la lettre 20 que nous produisons ici) est, de fait, tout étrangère à la matière.<sup>27</sup> Il est incontestable que débordent dans l'exaltation de Flora l'immense faculté d'aimer, l'ardent désir d'être aimée contenus par un monde froid et hostile. Avec une violence plus grande, liée à son tempérament, Flora éprouve à Londres les mêmes impressions que celles que la petite ouvrière fouriériste Désirée Vêret a ressenties six ans plus tôt. «Ils ne s'entendent qu'au matériel», écrit celle-ci à Fourier de ces Anglais égoïstes dont elle déteste tant le commerce, «on me traite de folle».<sup>28</sup> Flora n'est guère mieux reçue. Chaque jour qui passe lui est un nouveau supplice. Pour surmonter l'épreuve, elle se raccroche à Olympe. Mais il passe aussi dans l'ardeur de ses lettres un souci de convaincre tel qu'il exige de prendre totale possession de la personne visée. Le mouvement sera analogue avec Charles Poncey, le maçon-poète auquel elle écrit, en 1843:

Je vous le répète, j'ai un *grand intérêt* (car c'est au point de vue de l'amour que je ressens pr l'humanité) a prendre possession de votre âme, de votre cœur et de votre esprit, parce que je voudrais pouvoir me servir de tout ce qu'il y a de beau et de beau [bon] en vous pour effectuer ma grande et belle œuvre!<sup>29</sup>

Le mouvement sera surtout le même dans le délire d'amour qui unit Flora et Eléonore Blanc, dans l'étreinte passionnée qu'elles se donnent au cours du banquet qui clôt le second séjour à Lyon. Il se répète avec les ouvriers de Toulon.<sup>30</sup> Et si «ces moments d'amoureuses extases» sont plus vifs avec des

<sup>26</sup> L'Irlande sociale, politique et religieuse, 2 vol., Paris, Londres, Leipzig 1839, parut en mai 1839. Flora n'en prit connaissance qu'à son retour d'Angleterre. Beaumont souscrivit à la première édition de l'Union ouvrière, et fit parvenir à Flora une lettre d'encouragement qu'elle publia dans la deuxième édition, Paris, chez tous les libraires, 1844, pp. XII-XIII. On trouvera une bonne présentation de la personnalité et de l'œuvre de G. de Beaumont dans ses Lettres d'Amérique, 1831-32, texte établi et annoté par A. Jardin et G. W. Pierson, Paris 1973.

<sup>27</sup> Desanti I, p. 187, et Desanti II, p. 224.

<sup>28</sup> Lettre en date de Londres, 14 août 1833 (Archives nationales, 10 AS 42).

<sup>29</sup> Paris, 20 janvier 1843, lettre publiée par Agulhon. Une Ville ouvrière, p. 155.

<sup>30</sup> Tristan, Le Tour de France, op. cit., pp. 158-59 et 196.

femmes, il faut en voir la raison dans la profonde attention à la femme qui caractérise Flora Tristan.

Vives, passionnées, teintées d'humour aussi, les lettres à Olympe nous donnent la meilleure image de la correspondance de Flora. C'est Flora tout entière avec sa fragilité physique, sa chaleur, son dévouement, mais aussi avec son indépendance, sa ténacité dans le raisonnement. Aucune de ses allégations n'est sans fondement. Aussi peut-elle sommer Olympe de donner le pourquoi de ses critiques, de fournir des preuves. À côté de la foi, de l'amour, de la force, de l'activité, l'intelligence est pour Flora une qualité qu'elle ne cesse de stimuler. «Prenez l'habitude de vous demander le pourquoi de tout, cherchez-le avec persévérance et soyez sûre que vous le trouverez», écrit-elle encore en juillet 1844 à Eléonore Blanc. Et elle poursuit ainsi les conseils pour son instruction: «Si vous voulez travailler sérieusement, vous trouverez en moi une maîtresse infatigable. Vous pouvez me demander autant de pourquoi qui [qu'il] vous passera par la tête. Je me ferai toujours un devoir et une joie d'y répondre.»<sup>31</sup> Flora ne se laisse pas égarer par les mots, «tels sonores qu'ils soient». Elle sait comme les plus simples peuvent être dévoyés. Aussi éprouve-t-elle le besoin d'en proposer, ou, au contraire, d'en exiger une définition. D'autres lettres nous la montrent défendant en face de Buloz la hardiesse de son style, en face de Delaunay le choix de ses mots.<sup>32</sup> Le premier jet de l'écriture, le *Journal* le montre bien, est chez elle le plus heureux. Drue, riche d'images (de ce que Flora appelle ses «perles»), la correspondance en garde toute la saveur.

Toucher les masses, faire passer ses idées dans le peuple, c'est le grand dessein de Flora. La préface des *Pérégrinations* la montre convaincue des bienfaits de la publicité, de l'importance de l'opinion publique. Le dernier séjour en Angleterre lui a appris la force du mouvement ouvrier. C'est sur les ouvriers et sur la presse qu'elle compte pour soutenir et diffuser son action.

La lettre 29 à Jules Vinçard, permet de dater le premier contact entre Flora et cette figure du mouvement socialiste de l'époque. Fabricant de mesures linéaires, saint-simonien, Vinçard (1797-1879), «l'artiste prolétaire, le chanteur du peuple»,<sup>33</sup> a joué dans l'école un rôle non negli-

<sup>31</sup> Lettre de Lyon, 6 juillet 1844 (Archives J.-L. Puech).

<sup>32</sup> Lettres inédites à François Buloz (19 novembre 1836, 7 mars 1837, Bibl. Spœlberch de Lovenjoul, Chantilly) et à Delaunay (8 novembre 1838, Bibl. Marguerite Durand).

<sup>33</sup> Expression reprise de Suzanne Voilquin, manuscrit du 19 avril 1837 (Bibl. de l' Arsenal, Paris, Fonds Enfantin 7627/58). Sur Vinçard, voir Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français 1789-1864 (D.B.M.O.F.), sous la direction de J. Maitron, 3 vol., Paris 1964-66, t. III, pp. 512-13.

geable. C'est lui qui en 1837 est chargé par les disciples d'aller au-devant du Père rentré d'Égypte, et de lui porter les vœux de la partie masculine de la famille. Il est accompagné d'Eugénie Soudet qui s'acquitte du même rôle, au nom des femmes.<sup>34</sup> Son attachement très ferme à l'école saint-simonienne, qui contribuera à sa rupture avec Flora, ne l'empêche pas de prendre une série d'initiatives originales. En janvier 1839, il figure au bureau d'une société pour la diffusion des idées de Robert Owen.<sup>35</sup> En décembre de la même année, paraît le premier numéro d'une revue qu'il dirige, *La Ruche populaire*, publication ouvrière qui se veut l'écho des ateliers. Sa curiosité pour l'Angleterre, sa sensibilité qui en fait le familier des prolétaires saint-simoniennes, Caroline Carbonel, Eugénie Soudet, Suzanne Voilquin, son activité littéraire au sein du monde ouvrier — tout préparait ce contact avec Flora. Pendant trois ans, Vinçard soutient l'action de celle-ci. Il rédige pour *La Ruche* un compte rendu chaleureux des *Promenades*, introduit leur auteur dans les milieux ouvriers parisiens, facilite les contacts avec d'autres ouvriers écrivains. Et puis, brusquement, entre février et avril 1843, les relations se gâtent. Effrayé sans doute par l'audace de Flora, Vinçard se dérobe. *La Ruche*, qui avait déjà tiré les épreuves de la première partie de l'*Union ouvrière*, renonce à l'impression. Flora doit alors chercher elle-même un éditeur, et devant le refus de ceux-ci, elle lance le 5 avril une souscription.<sup>36</sup>

La lettre à Eugénie Soudet (n° 33) témoigne de ces difficultés. Flora n'adresse pas sa correspondante à Vinçard, mais à un certain Morize peintre en bâtiment.<sup>37</sup> C'est auprès de lui, et dans les derniers numéros de mars de *La Phalange* qui présentent de larges extraits et une critique de l'*Union ouvrière*,<sup>38</sup> qu'elle pourra s'informer de son projet. Eugénie Soudet, sur laquelle Flora compte pour souscrire, et faire souscrire à son livre, est certes une figure secondaire, mais non dénuée d'intérêt. Cette Lyonnaise, «pauvre femme prolétaire qui travaille depuis l'âge de cinq ans», selon la description qu'elle donne d'elle-même dans une lettre tardive à Enfantin,<sup>39</sup>

<sup>34</sup> Voir manuscrit de S. Voilquin, cité note précédente.

<sup>35</sup> Cette société se propose de fonder un journal, et Vinçard figure parmi les membres du conseil provisoire de rédaction. Voir la circulaire signée de J. Gay et datée de Paris, 13 janvier 1839, in Desroche, *Owénisme et utopies françaises*, op. cit., pp. 62-63.

<sup>36</sup> Sur les déboires de Flora avec la *Ruche populaire*, voir *Le Tour de France*, pp. 11-27, et dans Puech, *Flora Tristan*, pp. 351-52, la lettre à Pierre Moreau, 7 avril 1843.

<sup>37</sup> Morize est inconnu des fonds d'archives que nous avons dépouillés. Peut-être convient-il de reconnaître en lui ce «Maurice, membre de la famille saint-simonienne en 1831», qu'évoque furtivement le D.B.M.O.F., t. III, p. 71.

<sup>38</sup> *La Phalange*, 29 mars 1843, pp. 1904-08, et 31 mars 1843, pp. 1922-25.

<sup>39</sup> Le 29 novembre 1847 (Bibl. de l'Arsenal, Fonds Enfantin 7613/186). Le même fonds (7627/54-57) conserve quatre autres lettres d'elle (29 septembre 1837, 8 février, 3 juillet 1838, 15 février 1839). Eugénie Soudet est inconnue du D.B.M.O.F.

se range très tôt au saint-simonisme. En juillet 1834, elle accueille chaleureusement Suzanne Voilquin qui fait une tournée de propagande à travers la France, avant de s'embarquer pour l'Égypte.<sup>40</sup> Fixée à Paris depuis 1837 au moins, elle rédige une feuille sur le suicide d'une de ses compagnes saint-simoniennes, et est déléguée avec Vinçard pour fêter le Père, qui s'est fixé près de Lyon, au retour d'Égypte. Celle que ses lettres à Enfantin nous montrent comme une figure courageuse, indépendante et active, laissait espérer une utile alliée. Timide et réaliste, Eugénie répond à Flora, le 12 avril 1843, pour la mettre en garde contre les difficultés que lui vaudra sa qualité de femme. «Si mon mari», écrit-elle, «présentait votre idée à ses collègues, ils lui riraient au nez». Et d'ajouter que le manque d'instruction des masses rend le projet utopique et prématuré.<sup>41</sup> Significatifs par leur appartenance à la classe ouvrière et leur passé saint-simonien, Vinçard et Eugénie Soudet abandonnent Flora au moment de l'*Union ouvrière*. Les deux francs que donne Vinçard, lors de la première souscription, peuvent-ils être compris autrement que comme un geste minimum auquel il ne pouvait pas se dérober, malgré sa désapprobation?

Nombreuses sont les lettres de Flora aux journalistes ou aux directeurs de journaux. Très tôt déjà, elle ne laisse échapper aucune occasion de répondre à la presse. Il ne s'agit pas que sa personne soit injustement mise en cause, son action défigurée. La première de nos lettres la montrait soucieuse, en août 1836, de faire insérer un article dans la presse. Une lettre légèrement antérieure la montre échaudée, instruite par les refus qui lui ont été opposés: «j'ai presque l'envie», écrit-elle, «d'avoir un journal à moi ou je puisse dire ce que je sens — faire tout ce que je voudrais».<sup>42</sup> L'idée mûrit au retour de Bordeaux, en 1843. Le 22 novembre, elle prie Victor Considérant de mettre dans la *Démocratie pacifique* une partie du prospectus de son journal futur, *L'Union ouvrière*. Que son ami installé dans la profession l'aide donc. Et elle ajoute avec humeur: «— Oh! quand je serai, moi aussi . . . journaliste! je me vengerai . . . sur les autres . . . c.a.d. sur ceux qui n'ont pas l'honneur de l'être.»<sup>43</sup> La deuxième édition de l'*Union ouvrière*, parue en janvier 1844, détaille, en tout cas, le «projet d'un journal hebdomadaire destiné particulièrement aux ouvriers». Ce n'est encore qu'une idée dont elle n'espère pas même la réalisation . . .

<sup>40</sup> S. Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple*, Introd. de L. Elhadad [Actes et mémoires du peuple], Paris 1978, p. 165.

<sup>41</sup> Lettre publiée dans Puech, *Flora Tristan*, pp. 166-67.

<sup>42</sup> A. M. de Montférand, Paris, 13 juin 1836, communication obligeante de la Librairie Charavay, Paris.

<sup>43</sup> Lettre publiée dans Puech, *Flora Tristan*, p. 182. Nous corrigeons sur l'original. Déjà en août 1843, Flora écrivait au bas d'une lettre de l'ouvrier Saive: «Il faut voir cet homme, il pourra écrire dans le journal.» (ibid., p. 165)

L'insuccès rencontré à Bordeaux n'avait pu que réveiller le vieux rêve. Aucun journal n'avait parlé de Flora, ni de son livre. Elle intéressait moins la presse que la police, venue enquêter à son hôtel. Jean-Baptiste Gergères, l'avocat membre de la rédaction du *Journal de Guyenne* auquel Flora s'adresse après huit jours déjà passés dans la ville (lettre 35), ne fait rien pour changer les choses. Les libraires refusent son livre, les journaux se taisent.<sup>44</sup> «Voilà —», conclut Flora, le jour même où elle écrit à Gergères: «C'est à Bord<sup>x</sup> comme à Paris, comme partout il faut que maintenant ceux qui travaillent pour le peuple fussent *en dehors de la presse, en dehors de la librairie* — ou autrement ils sont *étouffés*.»<sup>45</sup> Révélatrice des espoirs que Flora met dans la presse et dans le rôle qu'elle pourrait jouer, la lettre à Gergères est encore significative de sa manière de faire pendant le tour de France. Par delà les divergences d'opinion, les intérêts antagonistes, Flora s'adresse à tous faisant appel à leur honnêteté, à leur sens du bien commun. Elle pouvait connaître l'orientation religieuse de l'avocat journaliste, du poète ami de Marceline Desbordes-Valmore (elle ne tait d'ailleurs pas les options différentes), elle ne désespère pourtant pas de le convaincre au-delà des systèmes. L'espoir est presque toujours trompé. Il nous vaut au moins ces pages du *Tour de France*, vibrantes d'indignation, qui relatent ses visites aux prélats de l'Eglise, et aux notables de la bourgeoisie.

Il est une barrière presque aussi forte que celle des classes sociales dans l'état incomplet de la société, celle des sexes. Aucune des vexations liées à sa nature de femme n'est épargnée à Flora. Qu'elle attire l'attention sur les conséquences inégales et monstrueuses du mariage, à une époque où le divorce a été aboli, et la voilà révoltée contre les lois de son sexe, incapable de puiser dans «l'Eden maternel [. . .] de quoi rafraîchir un peu son cœur et son sang calcinés».<sup>46</sup> Qu'elle se lance dans l'action, et on l'accuse de «[se] servir de la classe ouvrière», de «[s']en faire un *marche-pied*». Plaisante accusation, répond Flora: «*les femmes sont exclues des affaires politiques*,

<sup>44</sup> L'année suivante, ils mentionneront sa maladie et sa mort, et reviendront sur son œuvre. Voir *Le Courrier de la Gironde*, 26 septembre, 15 novembre 1844; *L'Indicateur de Bordeaux*, 27 octobre, 16 et 17 novembre; *Le Mémorial*, 16 et 19 novembre; *La Guienne*, 16 et 17 novembre. Même en cette occasion toutefois, ils resteront muets sur son séjour de 1843.

<sup>45</sup> *Le Tour de France*, p. 37 (nous citons d'après le manuscrit). Flora se trompe dans son *Journal* en faisant du 22 septembre 1843 un mercredi. La lettre, qui dit en post-scriptum «demain samedi», respecte en revanche le calendrier. L'édition du *Tour de France* ajoute à la distraction de Flora une erreur de lecture, en proposant (p. 34) la date du «Mercredi 29 septembre».

<sup>46</sup> *Compte rendu des Pérégrinations d'une Paria* par Eugène Briffault, *Le Temps*, 1<sup>er</sup> novembre 1838, p. 1. Sur Briffault voir lettre 32.

*sociales, philosophiques, scientifiques, etc [ . . . ] La plus capable ne pourrait pas même espérer être nommée garde-champêtre.»<sup>47</sup>*

Les plus proches, les alliés naturels, se dérobent eux aussi. Ainsi en va-t-il de Considerant rencontré vers la fin de 1835, par l'entremise de Fourier.<sup>48</sup> La réponse qu'il adresse à Flora, le 5 avril 1838 (n° 3), fournit une illustration particulièrement piquante de la manière dont les disciples de Fourier comprennent l'émancipation de la femme. La lettre de Flora ne nous a pas été conservée. Elle est pourtant aisée à restituer. Celle qui avait déjà par deux fois écrit au directeur de *La Phalange* pour le pousser à des réalisations immédiates, et les soutenir de ses propres deniers,<sup>49</sup> avait sûrement

<sup>47</sup> «A M. le directeur-gérant de l'Echo lyrique», in: L'Echo lyrique, 17 septembre 1843. La lettre de Flora reprend les accusations lancées contre elle par le journal, quelques jours plus tôt.

<sup>48</sup> Flora écrit à Fourier, le 11 octobre 1835: «Je voulais vous prier de me faire faire la connaissance de M. Considerant, dont on m'a parlé avec tant d'éloge» (cité par Puech, Flora Tristan, p. 70). Le problème des relations entre Flora et Considerant n'a jamais été approfondi: H. Bourgin, Victor Considerant, Lyon 1909, et M. Dommanget, même titre, Paris 1929, restent très sommaires. Puech qui va plus loin n'épuise pas la matière. Sans vouloir anticiper sur une nécessaire étude que nous nous réservons de présenter ultérieurement, qu'il nous suffise de rappeler ou d'établir ici quelques faits.

Cinq lettres de Flora à Considerant ont pu, à ce jour, être retrouvées: à M. le directeur de La Phalange, août 1836, publiée par La Phalange, n° 6 (1<sup>er</sup> septembre 1836), pp. 180-82, avec une longue réponse de Considerant à Flora (ibid., pp. 182-88); à M. le directeur de La Phalange, Paris, 26 juillet 1837, Archives Nationales 10 AS 42 (5); à Victor Considerant, Paris, 29 octobre 1843, publiée par Puech, Flora Tristan, pp. 179-80, en note; au même, Paris, 22 novembre 1843, déjà citée note 43; au même, Paris, 4 avril 1844, publiée par Puech, op. cit., pp. 185-86. Pour ce qui est des lettres adressées par Considerant à Flora, nous ne connaissons, en dehors de la présente lettre, que les fragments d'une autre, beaucoup plus tardive. Il s'agit d'un message de soutien aux idées exprimées dans l'Union ouvrière. Flora en reproduit des extraits dans la préface de la deuxième édition, p. XIV. Le Tour de France, p. 24, nous permet de dater ce document de la fin mars 1843, et nous apprend qu'il ne s'agit là que de l'une des deux lettres que Considerant fit parvenir à Flora. Ce maigre bilan témoigne bien imparfaitement de la réalité des contacts. En revanche, les journaux de Considerant parlent plusieurs fois de Flora ou de son œuvre. Voir La Phalange, novembre 1837, p. 1135, et les articles déjà cités note 38; La Démocratie pacifique, 15 mai, 16 et 22 juin, 18 novembre 1844. A son tour, Flora mentionne Considerant dans l'Union ouvrière, pp. 38-39, où elle le présente comme un des défenseurs possibles du projet, et dans Le Tour de France, passim.

<sup>49</sup> Dans sa lettre du 26 juillet 1837 (lettre citée à M. le directeur de La Phalange), Flora avait offert 25 f. en réponse à l'«Appel pour la réalisation de la théorie sociétaire» que le même journal avait lancé (La Phalange, n° 30 (juillet 1837), pp. 972-76). Les livres de comptes de l'école sociétaire, conservés dans le Fonds Considerant, à l'Ecole Normale Supérieure, rue d'Ulm, à Paris, enregistrent le don de Flora. Voir Fonds Considerant, carton n° 2: dossier V 1, «crédit de 10.000 francs»; le nom de Tristan (M<sup>me</sup> Flora) figure sous le n° 256; dossier V 3, «sommés versées sur le crédit de 10.000 francs demandé pour le projet d'étude de l'institut sociétaire». On y relève l'indication suivante: «M<sup>me</sup> Flora Tristan, à Paris, 25 f.»

saisi l'occasion offerte par l'organisation du premier banquet à la mémoire de Fourier pour réclamer sa place. C'était bien le lieu d'y faire entendre la voix et la revendication des femmes. Comme il l'avait fait deux ans plus tôt, Considerant répond en chef d'école, plus soucieux de ménager l'opinion et les convenances, que de satisfaire l'impatience de Flora. L'audace de Flora ne l'effraie-t-elle pas par cela même qu'elle est plus fidèle à l'intransigeance révolutionnaire du maître? Quoi qu'il en soit, le toast aux femmes, porté quelques jours plus tard, lors du banquet, l'est par «un homme marié». Les années suivantes voient se lever «un père de famille». <sup>50</sup> Qu'importe si Fourier est bafoué: la respectabilité est sauve.

Les affronts pourraient laisser Flora découragée. Pourtant c'est sans aigreur et presque avec humour qu'elle répond à la déclaration d'amour de Charles Fillieu (n° 34). Ce n'est pas servir ses idées que de la réduire à un objet à posséder. Elle a une autre conception de l'amour, qu'elle exprime dans ses livres mais surtout dans sa vie. Elle espère autre chose des hommes qui disent l'aimer: qu'ils participent à l'action plutôt que de dépenser leur énergie en soupirs amoureux. <sup>51</sup>

Le portrait de Flora se dessine plus ferme à travers tous ces contacts. Les appuis sur lesquels s'est bâtie sa pensée apparaissent mieux. On savait sa parenté avec les diverses écoles socialistes: saint-simonisme, fouriérisme, owénisme. Sa protestation célèbre qu'elle n'appartient à aucune des trois écoles ne dément pas l'étroitesse des contacts qui ont pu exister. Elle n'ôte rien à la réalité de l'influence reçue et recherchée. Nous découvrons maintenant le rôle qu'a joué l'étranger. Olympe fixe l'attention sur la Pologne, et le combat des peuples pour la liberté. L'Angleterre, découverte avec toute la partialité d'une méridionale éprise de soleil, apporte la révélation du monde ouvrier, de l'exploitation. Tandis qu'en France la recherche d'une solution politique à la misère du peuple avorte, que la tentative d'insurrection organisée à Paris les 12 et 13 mai 1839 par la Société des Saisons échoue, Flora s'instruit au contact du prolétariat anglais. Expérience bouleversante, mais qui lui apprend aussi les vertus de l'organisation, les conditions que doit réunir un mouvement populaire

<sup>50</sup> L'annonce relative au banquet était parue dans *La Phalange* du 1<sup>er</sup> avril 1838. Elle invitait «les partisans de la doctrine [...] à s'inscrire au Bureau de La Phalange». Le compte rendu du banquet figure dans *La Phalange* du 15 avril. Pour les années suivantes, voir, dans le même journal, le compte rendu des banquets du 7 avril 1840 et 1843, par exemple.

<sup>51</sup> Charles Fillieu édite, en 1848, *La République rouge*, journal éphémère (quatre numéros du 4 au 18 juin). Il figure pour 5 frs parmi les souscripteurs de la deuxième édition de *l'Union ouvrière* («Charles F., étudiant»). Sa lettre à M<sup>lre</sup> Dupanloup, Paris, 3 mars 1872 (Bibl. nationale, N.a.fr. 24684, ff. 672-73), témoigne d'un ralliement sans gloire à la religion chrétienne. Il est inconnu du D.B.M.O.F.



pour réussir. L'expérience anglaise mène ainsi par les *Promenades dans Londres à l'Union ouvrière*. Et Maurice Agulhon a montré tout le poids d'avenir qu'il y avait dans l'apostolat militant de cette femme qui ne ménage pas ses forces. Ses disciples toulonnais, des ouvriers que rien ne distingue et qui, individuellement, ne laissent aucun nom dans l'Histoire, organisent, au lendemain de sa mort, une grève de masse sur les salaires et les conditions de travail à l'Arsenal de Toulon.

Le manuscrit des lettres présente pour l'essentiel les mêmes caractéristiques que celui du *Tour de France*. L'orthographe s'y écarte parfois délibérément de la norme. Dieu, par exemple, s'écrit au pluriel avec un x, puisqu'il est à la fois «père, mère, embryon», selon la formule du timbre sec qui figure sur certaines lettres.<sup>52</sup> Adieu s'écrit naturellement de la même façon. Si ailleurs l'orthographe est fautive, si les négligences sont nombreuses, ce n'est pas nécessairement que l'auteur ignore la forme correcte. C'est plutôt qu'il écrit vite et ne se relit pas. Il ne faut pas chercher plus loin la raison des différences d'usage dans l'écriture d'un même mot. Comme le *Journal*, la correspondance ne se plie à aucune loi ferme dans l'écriture ou la grammaire. Quelques tendances s'imposent toutefois à l'attention. L'apostrophe qui suit l'élimination d'une voyelle, les accents, les traits d'union qui lient le verbe à son pronom personnel postposé manquent souvent. La plume en vient parfois à dévorer les espaces qui séparent les mots. La même forme «quelle» représente alors deux possibilités grammaticales bien distinctes: «qu'elle», le pronom relatif suivi du pronom personnel féminin, et «quelle», l'adjectif exclamatif. Les abréviations sont nombreuses: la préposition pour s'écrit pr; le suffixe —ment des adverbes se réduit à un simple t supérieur. Le tiret est le principal signe d'une ponctuation par ailleurs très sommaire. Une même hâte est ainsi commune à la correspondance et au *Journal*. Le temps lui manque pour écrire. Ses plus longues lettres sont dues à un arrêt qu'imposent la maladie, le corps ou l'âme brisés, ou à des circonstances particulièrement importantes. Insoucieuse de sa correspondance, elle «envoie le gachis aux amis».

A la différence de l'éditeur du *Tour de France*, qui néglige les particularités des manuscrits, les traits dont, sans cesse, Flora souligne les mots importants, nous nous efforçons ici de reproduire les lettres sous une forme aussi proche que possible de celle du manuscrit. Si fidèle soit-il à celui-ci, l'éditeur doit trancher, et parfois trahir. Toute série de points, quel que soit leur nombre, est rendue par trois points de suspension. Les tirets, quels que

<sup>52</sup> Sur le coin supérieur gauche des nos 4, 19, 21, 25-31, 34. Voir Puech, Flora Tristan, pp. 390-91, note.

soient leur longueur et éventuellement leur nombre, sont uniformément rendus par un seul tiret. Il était inadéquat de rendre par des italiques certains traits, ceux qui accompagnent une adresse ou la signature. Dans les cas les plus difficiles, toute lecture garde une part d'arbitraire. L'indication de la date, à la fin des lettres, en fournit un exemple: nous avons partout lu «ce», conscient que parfois aussi on pourrait lire «le». Il en va de même, surtout, pour certains caractères mal formés. Nous avons hésité à attribuer à l'auteur des fautes d'orthographe qui ne pouvaient lui être imputées avec certitude. Il nous a souvent semblé que Flora, dans certaines formes du verbe, utilise indifféremment les désinences archaïques en —oit, —oient, à côté de celles aujourd'hui en usage. La distinction entre a et o dans cette écriture étant cependant fort délicate, sinon pratiquement impossible, ici encore nous n'avons osé trancher. Le lecteur trouvera partout —ait et —aient. Enfin nous avons, par souci de clarté, ajouté la date de chaque lettre après la mention du destinataire. A peu d'exceptions près, lorsque Flora date, elle le fait en fin de la lettre. Nous maintenons bien sûr cette indication là où elle existe. Des crochets, dans le texte, indiquent tout ajout ou intervention de notre part.

1. *A un inconnu, Paris, 9 août 1836 (?)*<sup>53</sup>

Hier notre longue causerie m a fait oublié de vous remettre la lettre dont je vous avais parlé. Lisez donc cette lettre et dites moi dans quel journal un article fait dans le sens de la dite lettre pourrait être inséré? J ai l'article fait dans ma tête, et il n y aurait plus qu'à s'occuper de lui donner la forme la *moins sévère* c'est là mon défaut pour le siècle où tout doit être à l'eau de rose quand il s'agit des femmes.—

Savez vous Monsieur, que depuis hier j'ai pensé plus d'une fois a notre étrange conversation.— et nous voir réduits, des êtres d'action como<sup>a</sup> nous, à nous chauffer au coin du feu d'ans<sup>b</sup> l'hiver, et nous promener bêtement au bois de boulogne dans l'été — oh! c'est à vous faire torde<sup>c</sup> les mains de désespoir! Il y a des momens, quand je pense à tout ce que je pourrais faire, quand je sens combien j'ai de force et de vie et que tout cela ne sert à rien, si ce n'est à me tourmenter . . . oh! quand je pense à cela c'est à me briser la tête contre les murs. Enfin, il faut se résigner a subir le sort que la providence nous envoie.

<sup>53</sup> Fragment d'une lettre, deux pages.

Adieu Monsieur, ne montrez la lettre à *personne* et venez me la rapporter un de ces soirs.

F.T.

Ce 9 Août —

<sup>a</sup> *hispanisme?* lire comme

<sup>b</sup> lire dans

<sup>c</sup> lire tordre

2. *A Olympe Chodzko (?), Paris, 8 décembre 1837*<sup>54</sup>

Savez vous bien que pour une femme du monde vous êtes plus forte que je ne l'espérais — Il y a de l'étoffe et encore deux ou trois bons petits malheurs et vous serez presque en mesure de jeter le gant à la société — Avant 10 ans la *Paria* ne sera plus seule; d'autres oseront inscrire leurs noms sur sa bannière — Votre lettre est très belle — Il ne nous reste plus qu'à nous entendre sur un point — définissez moi ce que vous comprenez par le mot *bonté* car vous le savez, grâce à l'illogisme de notre siècle les mots ont perdu leur valeur<sup>a</sup> on s'en sert constamment pour exprimer des sentiments<sup>b</sup> entièrement opposés —

Je me sens à mon aise avec vous ce qui, je dois le dire ne m'est encore<sup>a</sup> jamais arrivé avec aucun<sup>a</sup> femme — Oui, vous m'avez comprise il faut me recevoir en robe de chambre car je ne mets jamais de corset<sup>55</sup>

Adieu, j'attends votre définition sur la bonté qu'elle soit bien claire et bien précise —

Je vous serre la main

Flora Tristan

ce 8 d<sup>bre</sup>.

<sup>a</sup> *peut-être perte de texte, la feuille ayant été coupée à la pliure*

<sup>b</sup> divers rayé

<sup>54</sup> Deux pages. Cette lettre est sûrement postérieure à la publication des *Pérégrinations* d'une *Paria*, d'où la datation proposée. Le ton de confiance et d'intimité invitent à reconnaître Olympe Chodzko dans la correspondante anonyme.

<sup>55</sup> Dans le roman du même nom, Méphis fait devant Maréquita le procès du corset. «Guépant» la taille de la jeune fille et de la mère jusqu'à un moment avancé de sa maternité, il opprime les organes internes. Le corset, ajoute-t-il, habitue encore l'homme «à ne voir dans la femme qu'une petite poupée, dont tout le mérite se trouve renfermé dans le plus ou moins de largeur de sa ceinture» (Méphis, t. II, pp. 96-98).

3. *Victor Considerant à Flora Tristan, Paris, 5 avril 1838*<sup>56</sup>

Ma chère amie  
je réponds *de suite* à votre injonction.

mes amis et moi nous n'avons pas été calomniés auprès de vous, nous avons *tous* pensé et même sans discussion, tant les raisons en sont claires, que dans l'intérêt de convenances dont nous devons tenir compte soit par rapport aux femmes et pour elles mêmes, soit par rapport à la doctrine et à ses intérêts <sup>a</sup> du public, il devait être de principe que notre banquet serait composé d'hommes seulement. nous n'avons pas voulu nous mettre dans le cas d'être obligés, comme nous aurions pu nous y voir réduits, de prononcer des exclusions personnelles et blessantes, car toute exclusion de personne nous répugne; nous en évitons les occasions et ne les faisons qu'à la dernière extrémité.

Je sais bien que notre opinion doit contrarier la vôtr[e,]<sup>b</sup> mais vous savez bien qu'il est des choses sur lesquelles nous sommes très loin de penser de la même manière.

Je vous serre bien affectueusement la main et regrette toujours, en cette occasion, comme en toute autre analogue, d'être en dissidence avec vous.

5 avril 1835<sup>c</sup>

V. Considerant

[Adresse]

Madame

Madame Flora Tristan

100 bis rue du bac

[cachet postal]<sup>d</sup> 5 avril [183]8

<sup>a</sup> *mot oublié* auprès

<sup>b</sup> *une goutte de cire cache les dernières lettres de la ligne*

<sup>c</sup> *distraktion de Considerant*

<sup>d</sup> *mutilé mais qui porte clairement avril et le 8 final*

4. *A une dame (Olympe Chodzko?), Paris, septembre 1838*<sup>57</sup>

Enfin je suis libre. — mais malade triste et désolée de l acte de courage que

<sup>56</sup> Trois pages sur papier à en-tête de La Phalange. Considerant lie étrangement les mots entre eux.

<sup>57</sup> Une page. La lettre est écrite au lendemain du geste criminel de Chazal, qui tente d'assassiner sa femme dans les rues de Paris, le 10 septembre 1838.

je viens de faire — Comment allez vous? Si vous avez un moment venez me voir ma blessure me fait horriblement souffrir  
adieux

Flora

5. *A une dame, Paris, 14 octobre 1838*<sup>58</sup>

Madame

Puisque vous admirez la franchise, et comprenez tout le courage qu'il faut pour dire la *vérité* sur soi, sur les autres et sur les choses — je me propose, lorsque ma santé me le permettra, de vous prier de vouloir bien venir me voir — Nous sommes arrivés à l'époque où, enfin, les femmes d'un certain mérite, vont travailler à former entre elles une alliance dont il résultera pour elles force et pouvoir et pour tous bonheur et harmonie.

Agrérez Madame mes salutations distinguées

Flora Tristan

ce 14 8<sup>bre</sup>.

6. *A Olympe Chodzko, Paris, 2 janvier 1839 (?)*<sup>59</sup>

Quelle syrène vous faite! Mais avec moi on ne gagne rien à changer la question je vous y ramène belle Dame — Laissons la Pologne son aristocratie ses révolutions et ses *vraies* causes de ruines — j'ai médité ces trois grandes questions et mon opinion à ce sujet peut en valoir une autre —

Vous dites que ma pétition<sup>60</sup> est un «écrit que la raison repousse» ceci sont des *mots* mais dites moi le *pourquoi?* Vous dites que «c'est une *imprudence* une fausse démarche» dites donc le *pourquoi?* Vous «voudriez pour

<sup>58</sup> Deux pages. Cette lettre est, elle aussi, postérieure à la publication des *Pérégrinations*. L'hommage rendu au courage et à la franchise nécessaires pour dire la vérité, renvoie à la préface de l'ouvrage, paru en novembre 1837.

<sup>59</sup> Quatre pages.

<sup>60</sup> On peut hésiter pour la pétition à laquelle Flora fait ici allusion. S'agit-il de la Pétition pour le rétablissement du divorce, à Messieurs les députés, Paris, 20 décembre 1837, dont le manuscrit est aux Archives nationales (C 2156, dossier 133, n° 71)? Reproduite dans *Le Bon sens*, 30 décembre 1837 (voir lettre de Flora à un journaliste de la *Revue française et étrangère*, 1<sup>er</sup> janvier 1838, photocopie à l'I.F.H.S., Fonds Dolléans cité), elle est encore évoquée dans *Le Figaro*, 22 janvier 1838, et le *Journal du peuple*, 7 janvier. Nous penchons plutôt pour la Pétition pour l'abolition de la peine de mort, à Messieurs les membres de la chambre des députés. Imprimée sous forme d'une petite brochure de 8 pages, Paris, imprimerie de M<sup>me</sup> Huzard, et datée du 10 décembre 1838, elle fut reproduite dans le *Journal du peuple*, 16 décembre 1838. L'impression assura à cette seconde pétition une plus grande diffusion. Elle pouvait aussi, plus que la première, passer aux yeux d'Olympe pour susceptible de faire «tort à la cause» féministe.

beaucoup que cette pétition ne soit pas faite» la cause? Voyez vous ma chère Olympe avec une *imagination* comme la mienne il n est permis a qui que ce soit d avancer une proposition sans avoir là tout près la *preuve* — pour moi les mots, tels sonores qu'ils soient sont vides des qu il ne *prouvent* rien — les protestations, telles belles qu elles soient, sont sans valeur tant que les *actions* ne parlent pas — ainsi, une fois pour toute lorsque vous me direz votre écrit est mauvais, il faut me dire *le pourquoi* — votre écrit est bon, il faut me dire *le pourquoi* — et j'ai le droit de demander *le pourquoi* de la critique que l on fait sur moi car je donne toujours *le pourquoi* de celle que je fais sur les hommes et sur les choses — en cela ma pétition est un modele j'ai donné *le pourquoi à tout*. Résumons nous — vous avez dit que ma pétition est un écrit que la raison repousse — preuve?

une imprudence — preuve?

une fausse démarche — preuve?

qu elle ferait tort a la cause — preuve?

qu elle attirerait sur moi la moquerie — preuve?

J espère que voila la question posée clairement — Prenez donc votre tems pour me répondre a ces questions car la chose en mérite la peine — Aussi tôt après je vous verrai il faut que j'aie avec vous une longue conversation —

ce 2 J<sup>r</sup>.

Flora

### 7. A Olympe Chodzko, Paris, 7 janvier 1839 (?)<sup>61</sup>

Sancho dit vrai, pas de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre — Vous deviez comprendre ma pétition vous n'avez pas voulu qu il en fut<sup>a</sup> ainsi, soit: que tout soit dit —

Je ne vous ai pas répondu de suite parce que je suis si souffrante depuis une 8<sup>neb</sup> de jours que je n'ai courage à rien — c est ce tems de pluie et de vent qui me mettent dans cet état — Aussi tôt que je serai mieux je vous le ferai savoir Dans ce moment il me serait impossible de causer sur aucun sujet —

Adieu

Flora

ce 7 Janvier —

<sup>a</sup> soit *corrigé en fut, sic pour fût*

<sup>b</sup> *lire huitaine*

<sup>61</sup> Deux pages. La lettre est, en tout état de cause, postérieure au n° 6.

8. *A une dame, Paris, 7 février 1839*<sup>62</sup>

Chère Dame,

Il y a aujourd'hui 8 jours à pareille heure que je suis montée sur mon Calvaire<sup>63</sup> – J'ai été crucifiée, comme mon maître, entre deux larons femelles – deux horreurs de femmes qui m'agonissaient de sottises – puis le peuple de Paris aussi stupide, aussi méchant que celui de Jérusalem<sup>64</sup> – tout cela était très beau! aussi j'en ai été profondément émue –

Mon misérable assassin, souillant son crime, en ordonnant à son défenseur, Jules Favre,<sup>65</sup> autre lâche misérable, de me diffamer publiquement et de m'assassiner moralement après m'avoir mis une balle dans la poitrine! Ce *chacal* (c'est ainsi que les prisonniers le nomme) venant s'asseoir sur le banc des accusés cette fois, non pas comme protestant, mais bien comme le *champion* de la vieille société! Il est malheureux que cet homme n'ait pas plus de moyen – Mais enfin on sentait bien qu'il se posait là non pas comme assassin de Flora Tristan, mais comme *défenseur des maris* attaqués par Flora Tristan – Je vous le répète, pour ceux qui ont su voir . . . c'était bien beau!

Je suis sortie de là le corps brisé, car par une bizarrerie étrange la faiblesse de mon corps est aussi grande que la force de mon âme est inébranlable.<sup>66</sup> Il me faudra 15 jours pour me remettre de l'ébranlement nerveux que m'a causé cette scène – Mon Dieu! qu'aurais-je donc fait si mon âme eût été dans une enveloppe forte et vigoureuse!

Je ne pourrai encore rien vous dire, parce que je sens trop – Mais je pourrai vous entendre – soyez assez bonne pour venir me voir Samedi vers une heure – Je n'ai vu encore personne et je voudrais savoir un peu ce que l'on dit dans le monde –

<sup>62</sup> Quatre pages.

<sup>63</sup> L'audience de la Cour d'assises de la Seine, relative à la tentative d'assassinat de Chazal sur sa femme, eut lieu le 31 janvier et le 1<sup>er</sup> février 1839.

<sup>64</sup> Le Droit, le 1<sup>er</sup> février 1839, rapporte qu'en effet le procès avait « attiré un auditoire nombreux ».

<sup>65</sup> Chazal avait choisi, en Jules Favre (1809-1880), un avocat que la défense des accusés au procès d'Avril avait rendu célèbre. On s'étonne d'ailleurs que l'avocat de la saint-simonienne Laure Grouvelle ait accepté de plaider contre Flora Tristan. Invariablement depuis ses premières plaidoiries Favre repousse tous les torts sur Flora, jusques et y compris, cette fois, la responsabilité de la tentative d'assassinat. La même argumentation se retrouve encore dans Chazal jeune, M<sup>e</sup> Jules Favre, avocat plaidant, M<sup>e</sup> Auquin, avoué, Mémoire à consulter pour M. Chazal contre madame Chazal, Tribunal civil de première instance de la Seine, 3<sup>e</sup> chambre, audience du 7 février 1838, s.l.n.d. [Paris], imprimerie de Cosson (Bibl. Nationale, 4<sup>e</sup> Fm 6318).

<sup>66</sup> A peine introduite à l'audience, Flora est prise de malaise. On doit lui prodiguer des soins avant de procéder à son interrogatoire (Le Droit, 1<sup>er</sup> février 1839).



Adieu, votre nom est *noté*, vous êtes la 5<sup>me</sup> femme qui soyez venue à moi après ma descente de croix — je n ai eu que 3 hommes

Flora Tristan

Paris ce 7 février 39.

<sup>a</sup> *mot oublié* ai

9. *A Olympe Chodzko, Paris, 26 mars 1839 (?)*<sup>67</sup>

Chère Dame<sup>a</sup>

Vous ne me tenez pas au courant de l affaire de cette belle et malheureuse Polonaise Savez vous si elle est digne sous tous les rapports que nous nous intéressions a elle? Je voudrais pouvoir lui être utile.

Adieu, Flora Tristan

ce 26 Mars —

<sup>a</sup> *M biffé devant* Chère Dame

10. *A une dame, Paris, 1839 (?)*<sup>68</sup>

[. . .] larme d admiration pour ses polonais dont les *vains efforts* les ont précipiter dans l'abime où le corps tout mutilé et le crane ouvert ils sont tombés anéantis! femme! Si vous ne comprenez pas le sublime dévouement du Christ mourant en croix pour vous sauver, — si vous ne sentez pas grouiller dans votre poitrine la révolte de l Esclave — si vous ne tombez pas a genoux la tête prosternée devant les *effort* désespérés des Polonais — si vous ne sentez pas tout cela femme, abstenez de porter un jugement sur les travaux d une femme qui sent sur son cœur les chaînes qui pesent si lourdement sur l *amoitier*<sup>a</sup> du genre humain — restez molement couchée sur votre divan, a *prier et faire des vœux*, et laissez la combattre pour vous jusqu a ce qu elle tombe persée<sup>b</sup> de mille lances — et criant encore **D i e u e s t g r a n d ! ! h o s a n n a h !**

Flora

<sup>a</sup> lire *la moitié*

<sup>b</sup> lire *percée*

<sup>67</sup> Une page.

<sup>68</sup> Fragment, deux pages. Cette lettre nous paraît devoir se situer avant le départ pour l'Angleterre.

11. *A Olympe Chodzko, Paris, 3 mai 1839*<sup>69</sup>

Chère Dame il est bien arrêté que je pars le 10 — Ma fille va mieux d'ailleurs je préfère attendre à Boulogne s'il le faut que d'attendre ici lorsque je n'aurai plus de logement

Soyez assez bonne pour venir me voir — car j'ai tant d'affaires que je ne pourrai plus trouver un moment pour aller jusque chez vous —

Vous êtes une des personnes que je regrette le plus, dans l'état de santé où je suis qui sait si je reviendrai. Mais si je reviens je vous verrai et vous aimerai beaucoup —

Mille choses aimables à votre mari que je trouve beau, bon et charmant sous tous les rapports — S'il se trouvait en France seulement 300 maris de cette espèce peste! je me raccommoierais avec les maris —

Toute à vous

Flora

ce 3 Mai —

12. *A Olympe Chodzko, Londres, 24 mai 1839*<sup>70</sup>

Londres ce 24 mai 1839<sup>a</sup>.

Chère Dame,

Je n'ai jamais tant pensé à vous que depuis que je suis dans ce pays — la comparaison est effrayante pour les anglais! . . . Dans mon malheur je me trouve encore heureuse d'avoir rencontré ici une Dame Espagnole que j'appelle la *petite Chodzko* C'est un diamant<sup>b</sup> perdu au milieu de toutes ces grosses et lourdes pierres anglaises dont<sup>c</sup> l'éclat est faux — Mais le mari de cette perle est aussi lourd aussi commun, aussi désagréable que le votre est fin spirituel et bon.

Vous voyez déjà que je broie du noir. — un peu . . . ce qui m'inquiète le plus c'est la crainte que ma santé ne s'accommode pas du tout du froid, du vent de la pluie qu'il fait ici — Je souffre beaucoup de ma blessure depuis que je suis ici — mon Dieu mon Dieu! quelle tête à cette Florita qui ne peut jamais tenir compte de son corps! —

Du reste chère amie ne vous inquiétez pas trop de moi, lorsque je me sentirai réellement mal — dans 3 jours je serai à Paris —

La lettre que vous m'avez donnée m'a été utile — et je vous prie d'en remercier très particulièrement. M<sup>r</sup> S . . . (j'oublie son nom) — M<sup>r</sup> Jeffs<sup>71</sup> parle

<sup>69</sup> Deux pages.

<sup>70</sup> Quatre pages.

<sup>71</sup> Jeffs, l'éditeur londonien. Il publiera les *Promenades dans Londres* en coédition avec Delloye, à Paris.

très bien français connaît la France et parfaitement Londres — Il est serviable et en causant avec lui j'apprends beaucoup de choses — je ne vous parle pas de Londres cette fois en ce moment il tombe grêle qui glace mon imagination —

Adieu chère amie, écrivez moi je vous prie une très longue lettre sur les derniers événemens — Je ne sais rien que par les journaux et je suis très curieuse de savoir la vérité — ici tout le monde est persuadé que c'est encore une affaire de la *police* — Cependant j'ai vu qu'on avait arrêté beaucoup de monde<sup>72</sup> — pr mon compte je suis fâchée de cette émeute c'est un coup d'épée dans l'eau et cela retarde —

Je vous serre la main et vous embrasse tendrement

Flora T.

10 Alfred place  
Bedfort Square

<sup>a</sup> lire 1839

<sup>b</sup> lire diamant

<sup>c</sup> lecture difficile

### 13. *A Olympe Chodzko, Londres, 15 juillet 1839*<sup>73</sup>

Chère amie vous êtes bien méchante pr moi vous ne m'écrivez pas — vous oubliez la pauvre exilée! — si vous saviez combien j'ai besoin de vos lettres! depuis que je suis dans ce maudit pays je n'ai pas rencontré une seule femme, qui *sente la femme*. Je mène ici une vie de chien! — Je n'ai pas embrassé un front d'homme pas serré la main d'une femme — pas sourit a un enfant — pas salué un vieillard — non; ici tout ce qui est humain me répugne me glace! — Je crains qu'en arrivant a Dieppe je n'arrête le p<sup>ra</sup> homme un peu propre pr lui dire — «M<sup>r</sup>. permettez moi de vous embrasser les cheveux et de lire dans vos yeux que vous seriez susceptible d'*amour*, et non de *chiennerie* comme ces maudits anglais —

Je ne puis vous dire chère amie a quel point cette vie froide, pâle et dénuée de toute affection m'irrite, m'étouffe, me crusifie! — J'ai bien autour de moi des perches d'hommes bien blonds, bien roides, bien gauches, qui me disent mille complimens stupides sur mes yeux et mes cheveux — thème éternel des amoureux, mais je vous assure que tout cela ne me donne pas l'envie d'embrasser leurs fronts — Je reste jusqu'à la fin du mois parce que

<sup>72</sup> Sur la tentative manquée d'insurrection, organisée à Paris le 12 mai 1839, par la Société des Saisons, voir S. Bernstein, Auguste Blanqui, Paris 1970, pp. 85-97.

<sup>73</sup> Quatre pages.

j ai encore du travail par dessus la tête — oh! que ce voyage a été dur et pénible pr mon cœur et mes jambes!

Je vous mange de caresses en pensées — je raffole de vos cheveux *noirs* et j *abomine*<sup>b</sup> les *cheveux blonds*!

Adieu, chère ayez un peu de compassion pr ma cruelle position Songez que j habite un désert où se grouillent<sup>c</sup> 2 millions d êtres qui font *des petits*

Votre très malheureuse amie

Flora Tristan

ce 15 Juillet —

39 —

<sup>a</sup> lire premier

<sup>b</sup> h rayé en tête du verbe *abomine*

<sup>c</sup> sic pour grouillent

#### 14. *A Olympe Chodzko, Londres, 15 ou 16 juillet 1839*<sup>74</sup>

Chère amie

La lettre ci-jointe était prête a partir lorsque M<sup>r</sup> Leonard<sup>a 75</sup> — (le nom polonais m'échappe) est venu me remettre la votre du 31 Mai — elle m a fait un bien vif plaisir et je vous en suis bien reconnaissante! Ce que j admire en vous c'est le cœur — je ne croyais pas qu avec autant d esprit on pu être aussi bonne — Cependant je *commence* a le croire, mais pendant longtems je disais — *il y a quelque chose la-dessous*. Pardonnez moi chère amie, mais l expérience m a démontrée que la réunion de ces deux qualités sont un phénomène —

Chère Olympe je ne vous parlerai pas de Londres, comme vous me le demandez Cette ville est un monstre, aux membres gigantesques et dont la tête n est pas plus grosse que celle d'une fourmi — Laissez moi vous formuler mes pensées dans un bon livre — il y en a un a faire et je le ferai Votre lettre est éffrayante de vérité! . . . Ce qu il y a de plus comique, c'est que ce peuple de forgerons a la prétention d être le premier peuple du monde! — Ceci n'est pas de l orgueil c'est de la stupidité —

Votre petit Polonais me parait fort gentil — mais un peu anglomane Je ne suis pas très habile exploiteur mais enfin je ferai de mon mieux — Je souffre de vos embarras et de vos inquiétudes — Mais pourquoi vous désoler — vous savez que la situation des affaires est on ne peut plus mauvaise. Mais vous savez aussi que cet état ne peut pas durer longtems — Je voudrais être

<sup>74</sup> Quatre pages.

<sup>75</sup> Voir lettres 22 et 23.

auprès de vous et vous voir, comme mon amitié est vraie mes paroles vous feraient du bien —

Ce que vous me dites de l'émeute me confirme ce que j'apprends par une autre voie — J'ai trop de choses à vous dire à ce sujet. — Adieu chère amie je vous embrasse de nouveau

Flora T.

<sup>a</sup> j'ai reçu rayé; M<sup>r</sup> Leonard porté au-dessus

15. *A Olympe Chodzko, Londres, 1<sup>er</sup> août 1839*<sup>76</sup>

Londres, le 1<sup>er</sup> août 39 —

Oh! Merci pr votre lettre, ma chère Olympe, elle vient de tomber sur mon cœur comme une suave goutte de rosée! — Figurez-vous chère, que depuis 6 jours il fait ici un *brigand de tems!* (comme dirait Chabrié). Depuis 6 jours il n'a pas cessé *une heure* de pleuvoir. Cependant soyons juste il y a variété — tonnerre, vent, grêle, neige, froids plus ou moins pénétrant plus ou moins vif — Ce qu'on nomme le ciel, et qui se compose partout de soleil, d'étoiles, de *nappes bleues* ou de groupes de nuages de diverses couleurs est ici un énorme *lit de plumes gris noir* s'abaissant, et fondant en eaux sur la gigantesque et sombre cité — Décidément ce pays n'a de charmes que pour *les canards* — Quant aux hommes condamnés à patoger<sup>a</sup> dans la boue et aux malheureux *chats* qui n'ont pas même l'innocente jouissance de se promener sur les gouttières leur existence y est profondément misérable! — Je suis en ce moment seule dans ma chambre — venant de faire le dîner le plus pitoyable que prolétaire ou Paria puissent faire — J'avais bien une invitation en ville, mais ici les invitations coûtent si cher — en toilette, en voiture, en shellings pour les domestiques et enfin en *ennui* que maintenant j'en accepte le moins que je peux — Oh! Paris où es-tu?

Le courrier n'a pas pu arriver hier à cause du mauvais tems — je tremble pr mon passage — je suis si malade en mer! Bah! oublions tout cela — je vais relire votre lettre —

Savez-vous bien, femme étrange, que votre lettre me fait courir des frissons de plaisir . . .

Vous dites que vous m'aimez — que je vous magnétise, que je vous mets en extase.

<sup>76</sup> Fragment incomplet de la fin, collection M<sup>me</sup> André Breton, 2 feuilles in-8°, huit pages. Publié par Breton, article cité, pp. 7-9; fragments publiés par Desanti I, pp. 185-86, depuis «Savez-vous bien, femme étrange» jusqu'à «se broit, s'écrase et disparaît», et Desanti II, pp. 228-30, depuis le début jusqu'à «se broit, s'écrase et disparaît».

Vous vous jouez de moi, peut-être? — Mais prenez garde à vous — depuis longtemps j'ai le désir de me faire aimer passionnément d'une femme — oh! que je voudrais être homme afin d'être *aimée par une femme* — Je sens, chère Olympe, que je suis arrivée au point où l'amour d'aucun homme ne saurait me suffire — celui d'une femme peut-être? . . . La femme a tant de puissance dans le cœur, dans l'imagination, tant de ressources dans l'esprit — Mais me direz-vous l'attraction des sens ne pouvant exister entre deux personnes du même sexe cet amour chant passionné exalté que vous rêvez ne saurait se réaliser de femme à femme — Oui, et non — Il arrive un âge où les sens changent de place, c'est à dire que le cerveau englobe tout — Mais tout ce que j'écris va vous paraître folie! — Hélas! vous ne comprenez pas Dieux la femme, l'homme, la nature comme je les comprends — Il faut absolument que cet hiver je fasse *un cours pr vous* et deux ou trois autres de mes sympathies — Je vis maintenant d'une vie immense — complète — il faut chère Sœur que je vous fasse croire à ma vie. Mon âme pr ainsi dire, est dégagée de son enveloppe; je vis avec les âmes — Je m'identifie telle<sup>a</sup> avec les âmes, surtout lorsqu'elles sont à peu près à l'unisson de la mienne, que pr ainsi dire j'en prends possession. Depuis longtemps je vous possède — oui, Olympe je respire par votre poitrine et par toutes les pulsations de votre cœur — Il faut qu'un jour, qui a<sup>b</sup> vous épouvanter, que je vous dise tout ce que vous regrettez, tout ce que vous désirez — et de quel mal vous souffrez. — Le pouvoir de *seconde vue* est la chose la plus naturelle — C'est tout. Simplement une âme qui a la puissance de lire ce qui se passe dans les autres âmes — le magnétisme n'est autre chose que la supériorité des fluides d'un individu, sur les fluides d'un autre. Vous voyez, chère, que pr moi l'amour, je dis *l'amour véritable*, ne peut exister que d'âme à âme — or il est très facile de concevoir l'amour — deux femmes peuvent s'aimer d'amour — deux hommes idem — Tout ceci est pour vous dire que dans ce moment je me sens une soif ardente d'être aimée. Mais je suis si ambitieuse, si exigeante, si gourmande ou si friande à la fois que tout ce qu'on m'offre ne me satisfait point — Mon cœur est comparable à la bouche des anglais — c'est un gouffre où tout ce qui y entre se broit, s'écrase et disparaît —<sup>77</sup>

<sup>77</sup> La déclaration de Flora à Olympe est à rapprocher du passage suivant de Méphis, où il est question de l'amour qui unit le héros, Méphis, à Maréquita: «L'amour! mais l'amour tout-puissant, intelligence surhumaine, qui lie deux existences l'une à l'autre avec tant de force, et les identifie tellement, qu'il faut les briser toutes deux pour les séparer; cette irrésistible attraction de nos âmes les porte aussi à se dégager elles-mêmes de leur enveloppe, lorsqu'elles ne peuvent être unies en ce monde. Un tel amour est si rare, les conditions qui le font naître et se développer si exceptionnelles, que la plupart des hommes meurent sans l'avoir connu. — Pour aimer ainsi, il faut être fort, avoir fait de la vie une appréciation assez juste pour ne jamais redouter de la perdre, comprendre que nous ne saurions en bien remplir le but si notre âme ne s'harmonise avec une autre âme;

— Bon ! voila la fille qui me dérange pour me demander si je veux du thé — j'*abomine* le thé! Elle m'apporte de la lumière — il est 7 h et on y<sup>c</sup> voit plus — charmante *Albion*, quel plaisir de vivre dans ton sein!

— Je viens de prendre deux tasses de thé avec mon hôtesse — c'est une brave femme, elle aime beaucoup les Français, elle m'apprend l'anglais — elle se soumet aux préjugés, sans les approuver, elle ne manque pas d'esprit — Comme elle n'a rencontré dans le saint nœud conjugal que des *soufflets* et autres brutalités, elles s'est résignée a son sort, qui est celui de la majorité des femmes anglaises — et pr s'en consoler elle s'est dévouée courageuse<sup>1</sup> à la boisson. Le porter, le gine, le whisky et autres breuvages que le Diable lui-même ne pourrait pas avaler sans faire la grimace, font ses plus douces joies — C'est pour cette excellente femme un grand chagrin de voir que je ne puis pas boire du gin — un jour pour lui faire plaisir j'ai trempé le bout de ma langue dans cette délicieuse liqueure — j'ai cru être empoisonnée! *Il m'est venu une ampoule* qui m'a empêchée de manger pendant 5 jours — Elle me dit souvent en souriant: «Vous autres, Français, vous ne connaissez *ce qui est bon.*» Connu! merci —

Mais pardon, je vous ennuie avec cette femme et son gin — rien n'est assommant comme d'être dérangé a chaque minute —

Vous me demandez si j'ai vu votre ex-ami M. non vraiment; et pas un de la bande — figurez-vous que je passe ici pour une *révolutionnaire, une Jacobine, une Sanguinaire* — enfin pour une espèce de *monstre femelle* qui ose réclamer *l'égalité de droits pour l'homme comme pour la femme* — Je dois cette agréable réputation à la presse Tory qui est aussi lâche aussi vénale et aussi méprisable que celle de Paris — vous allez peut-être avoir la simplicité de me dire — mais ces attaques de la presse Tory devraient être un titre de plus à la sympathie que la phalange républicaine résidant a Londres devrait vous témoigner — enfant que vous êtes! apprenez donc que votre ami Maraste<sup>78</sup> (lorsqu'il est à Londres, il n'y est pas depuis plusieurs mois), que le farouche Cavaignac et Cie font le pied de grue dans l'antichambre de *Son altesse impériale le prince Napoléon Louis Bonaparte, prétendant direct par sa mère au trône des Français* (ceci est copie littérale d'une lettre écrite par un républicain) — Chère Olympe sachez qu'il se fait à Londres

cette union animique est non moins nécessaire que l'autre pour compléter notre individualité. C'est lorsque l'intelligence se développe entièrement que ce besoin se fait sentir; alors nos inspirations se modifient ou se confirment par leurs rapports avec des inspirations amies; notre volonté manque souvent de force, lorsqu'elle n'a que son témoignage; — le jeune homme de vingt ans et la jeune fille de seize ne peuvent que difficilement comprendre ces grands mystères.» (Méphis, t. II, pp. 149-50)

<sup>78</sup> Armand Marrast, encore journaliste à La Tribune en 1839, devient l'année suivante rédacteur en chef du National.



des choses *pyramidale<sup>a</sup> bouffonnes!!* — en fait de nouveau la *Contemporaine*<sup>79</sup> fait un journal dont le but est de trouver<sup>d</sup> que *Louis-Philippe est un vieux floueur* — Connu!! très connu — Le *prince* Bonaparte y mange sa fortune avec une foule d'intrigants de bas étage dans l'espoir de se faire nommer *empereur second des français* — peine perdue! — et enfin le beau Comte Dorset<sup>80</sup> y introduit la *dernière mode* trois <sup>e</sup> après qu'on l'a laissé à Paris — je ne vous parle pas avec détail d'un vieux gant sale et déchiré qu'on a mis sous un beau globe avec cette pompeuse inscription: «Ce gant a couvert la main droite du vainqueur de Toulouse!»<sup>81</sup>

<sup>a</sup> lire patager

<sup>b</sup> lire quitte à

<sup>c</sup> lire n'y

<sup>d</sup> sic pour prouver

<sup>e</sup> un mot manque

16. *A Olympe Chodzko, Londres, août 1839*<sup>82</sup>

J ai un *recueille* de faits fort curieux — J espère chère amie que cette fois je broche du papier — Dieux sait quel fouilli je vous envoie! — Ce n est pas a tout le monde que j'écris des brouillons quoique je sois très indifférente pr mes lettres, ce qui est un grand tort — Mais jamais je n'ai le tems d'en faire une courte — puis je garde ce que j ai de bien pr le public et donne sans cérémonie le *gachis* aux amis —

Je pars demain pr Birmingham et aussitôt de retour ici pr ma chère France! — Adieu, je vous aime très tendrement — vous embrasse avec des lèvres très capables d'*apprécier un baiser* et de plus je presse molement votre âme dans la mienne

Flora

promettez moi de me garder tous vos *secrets* — je crains la Dorval — en amitié je suis *très jalouse* —

<sup>79</sup> Allusion obscure. Il n'existe pas, à cette date, de journal portant ce nom.

<sup>80</sup> Plutôt qu'un des membres de la vieille famille anglaise des comtes Dorset, c'est le comte Alfred d'Orsay (1801-1852), dandy célèbre établi à Londres auprès de lady Blesington et très lié à Louis Napoléon Bonaparte, qui est ici désigné.

<sup>81</sup> Le 10 avril 1814, alors que Napoléon menait la campagne de France, Wellington, à la tête de l'armée anglo-espagnole, remportait à Toulouse, sur le Maréchal Soult, la dernière bataille du Midi.

<sup>82</sup> Troisième feuille (deux pages) d'une lettre dont le début manque. Postérieure à la lettre précédente, celle-ci se situe à la fin du séjour londonien, peu avant le retour en France.

17. *A Olympe Chodzko, Paris, fin août, septembre 1839*<sup>83</sup>

Chère amie

Je suis arrivée ce matin – venez me voir demain je demeure a l’hotel de Lafontaine 16 rue de Grenelle St Germain

adieux toute à vous Flora

18. *A Olympe Chodzko, Paris, septembre-octobre 1839*<sup>84</sup>

Chère amie

Je ne pourrai aller déjeuner demain avec vous, – J ai passé la nuit a lire Mons<sup>r</sup> de Beaumont –<sup>85</sup> Cet ouvrage est une belle chose et une bonne œuvre Je ne pourrai vous voir de quelque jour je suis absorbée par mon travail qui fermente dans mon cerveau – ma tache est immense!

Je suis éffrayée de ma faiblesse – enfin dieux m aidera –

Adieux pensez à moi

Flora

lisez M<sup>r</sup> de Beaumont vos Polonais sont des *seigneurs* a côté de ces pauvres Irlandais!

19. *A Olympe Chodzko, Paris, septembre-octobre 1839*<sup>86</sup>

Je ne sais chère dame duquel des deux, de vous ou de mon ami, a tort ou raison – certainement votre petite sortie sur les *femmes*<sup>a</sup> du *progres* peut bien s’appliquer à moi – mais a vrai dire elle est très inoffensive et en bonne conscience on ne peut pas lui donner l’epithète de *méchanceté* –

Vous sentez que je ne puis pas prendre ici, et contre vous, la défense des femmes du progrès puisque je suis à la tête de ce parti – nous avons assez affaire en attaquant la société sans encore user nos forces a répondre aux critiques du vieux monde –

Seulement ce que je trouve très bien c’est votre – «*si Dieux le permet*» cette invoquation, placée dans cette circonstance me parait délicieuse!

J irai vous voir Samedi vous allez au bal ce soir vous aurez probablement

<sup>83</sup> Une page.

<sup>84</sup> Deux pages.

<sup>85</sup> Voir note 26 et, plus loin, lettre 20. L’ouvrage l’Irlande sociale, politique et religieuse marque si profondément Flora que le livre donne comme une sorte de nouvelle raison d’être aux Promenades qu’elle entreprend de mettre au net.

<sup>86</sup> Deux pages.

beaucoup d'histoires à me raconter — quel est cet Alfred que vous avez voulu peindr[e?]<sup>b</sup>

Adieux

Flora Tristan

Faites moi le plaisir de prier votre mari de m'envoyer l'adresse de son marchand de papier — (pr imprimer)

<sup>a</sup> *souligné d'un trait interrompu*

<sup>b</sup> *perte de texte comme pour le numéro 2, la feuille ayant été coupée à la pliure*

20. *A Olympe Chodzko, Paris, septembre-octobre 1839*<sup>87</sup>

Je vous écris parce que je suis malade de coliques et incapable de travailler — ce qui me désole

Je me plais à croire ma chère Olympe que votre lettre a été écrite dans un moment de mauvaise humeur — chacun en a — surtout lorsqu'on n'a comme vous ni foi ni loi que le code pénal remède peu consolant par sa nature —

Votre sortie contre les hommes de foi et de progrès n'a rien de neuf — Les Juifs ne disaient ils pas que le Christ était un *charlatan* — Il gagnait gros à se faire crusifier. Depuis 40 ans les journaux ne repètent ils pas que les hommes de 89 étaient des *brigants* — Les bénéfiques du métier étaient de sacrifier leur fortune et de porter leur tête sur l'échafaud — N'a t on pas dit que S' Simon était un *vieux geux*<sup>a</sup> il a dépensé 60 mille de rente pr sa cause et a 84 ans il demandait l'*haumone*<sup>b</sup> pr exister. J'entends dire tous les jours que Fourier était un *ambitieux* un *égoïste* — Il a passé 38 <sup>c</sup> à écrire ses livres dans un grenier sans *bois* et souvent sans *pain*<sup>88</sup>

Comme moi j ai *la science de ma valeur*, je vous dirai Olympe que pr publier mes *Peregrinations* j ai sacrifié 2.500 f de rente — me suis attirée la haine universelle et des persecutions de toute sortes — pr publier les 2

<sup>87</sup> Collection Lucien Scheler, deux feuilles in-8°, huit pages. L'indication «M<sup>r</sup> de Beaumont vient de publier» ne doit pas être prise au sens strict d'une actualité immédiate (voir note 26). Ce serait l'interpréter abusivement que d'en conclure que Flora découvre ici le livre, tandis qu'elle l'aurait lu, n° 18. Le motif de la marchande de papier, insistant dans les lettres suivantes, et au contraire absent du n° 18, invitait à placer cette dernière antérieurement.

<sup>88</sup> Flora, qui ne parle ni elle-même ni pour son propre compte, se fait ici l'écho de la malveillance. Ses affirmations mêlent singulièrement le vrai et le faux. Saint-Simon (1760-1825) est mort bien avant d'avoir atteint l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et Fourier n'a pas vécu trente-huit ans dans la misère qui était peut-être la sienne sur la fin de sa vie.

volumes suivants je viens de faire un voyage qui m'a coûté des peines inouïes et quoique les deux premiers m'aient valu un assassinat je n'hésite pas un instant à publier les seconds qui peut être me feront *assassiner une seconde fois* —

M<sup>r</sup> de Beaumont vient de publier un ouvrage qui est un *acte de foi* Il faut avoir de la foi dans le cœur pr supporter pendant *6 ans* la vue d'une nation à l'agonie — entendre le rale de la mort et les hoquets convulsifs de l'agonisant —

Après de pareils faits vous sentez Olympe que ce serait attrister<sup>d</sup> assez maladroitement ou de son ineptie ou de sa jalousie.

Que les disciples du Christ de S<sup>t</sup> Simon de Fourier, de Flora Tristan (quand elle en aura — ce qui sera *avant 10 ans*) que les disciples posent c'est un fait que je ne nie pas et qui est même *providentiel*

Les prophètes sont des médecins habiles qui découvrent la cause du mal et indique le remède mais ce n'est pas tout — Vous savez bien que le peuple est stupide puisque c'est un *enfant au maillot*; sans intelligence bavant et degoutant —

Ebien pr parler à ce peuple, pr lui faire comprendre que le remède est bon qu'il faut en user, que là seulement est son salut — pr cela il faut des *charlatans*<sup>89</sup> des *bavards* qui aillent par les carrefours criant bien haut. Il faut que ces hommes fassent de la *vérité* un *métier* — parle à ce peuple comme une nourrice parle à un enfant lorsqu'elle veut lui faire prendre une médecine propre à le guerir — Olympe vous ne connaissez pas le monde — et c'est pr cela que vous blasphémez — on ne peut connaître les hommes et les choses que lorsqu'on a de *la foi* autrement tout est errement, tout est nuit —

Je vous dis toutes ces choses parce que je voudrais vous éclairer car vous pensez bien que nous autres prophètes nous ne tenons pas à l'opinion de tous ces *marmots* qui grouillent sur la terre —

Quand on se dévoue *avec réflexion* et après y avoir songé pendant des années, à la persécution, à la misère, à la calomnie, à l'assassinat; vous pensez bien qu'on est peu sensible à la réclame des journaux ou des éloges des coteries de salons — La foule peut calomnier la vie du prophète — mais le prophète est telle<sup>t</sup> au dessus de la foule que les criailleries n'arrivent même pas jusqu'à lui —

Olympe je vous engage à ne plus écrire quand vous êtes de mauvaise

<sup>89</sup> Des expressions semblables reviennent dans l'Union ouvrière, à propos du défenseur de l'Union ouvrière qui ne manquera pas d'être accusé «de faire métier et marchandise de son dévouement pour le peuple [. . .]. Mais la crainte de passer pour un charlatan en dévouement n'arrêtera pas, certes, l'homme réellement supérieur qui sentira en lui foi et force.» (première édition, respectivement p. 39 et p. 41)

humeur il y a de ces choses qui ne faut dire qu'à son bonnet de nuit — ou a *sa petite chiene*. Si votre lettre était tombée en d'autres mains vos ennemis pourraient dire M. Chodzko vente bien haut *son dévoue<sup>t</sup> a la cause Polonaise*, tenez, regardez *comme sa femme croit au dévouement!* . . . Puis vient le proverbe — «on juge toujours d après soi» —

Adieux envoyez moi la marchande de papier

Flora

<sup>a</sup> lire *gueux*

<sup>b</sup> lecture douteuse: sic pour *aumône*, ou faut-il lire l'*humaine* [assistance], comme un point placé dans le cours du mot, au-dessus d'un *i* difficilement repérable, le suggère peut-être?

<sup>c</sup> *un mot manque*: ans

<sup>d</sup> *pour s'attrister?* lecture douteuse, à nouveau

### 21. *A Olympe Chodzko, Paris, septembre-octobre 1839*<sup>90</sup>

Chère Dame — Dites moi donc ce qu est devenue votre marchande de papier? — Je lui ai écrit il y a plus de 8 jrs<sup>a</sup> (a la vérité je n'ai pas affranchi) et elle n'a pas parut — ce qui me fache car je n ai plus de papier — voulez vous être assez bonne pr lui écrire si vous savez où la prendre —

Adieux j irai vous voir samedi

Flora

mercredi —

<sup>a</sup> lire jours

### 22. *A Olympe Chodzko, Paris, fin 1839*<sup>91</sup>

Chère Olympe absorbée par mon travail je n ai pas une minute à moi pr aller vous voir — dites moi donc comment va votre grand-mère? vous saurez que je suis une excellente garde malade, et que si vous avez besoin de moi je suis toute à votre service —

Vous savez sans doute que M<sup>r</sup> Leonard part aujourd'hui pr Londres pr revenir dans 15 jour — Je compte bien le voir a son retour —

Adieux toute a vous de cœur

Flora

Mardi matin —

<sup>90</sup> Une page.

<sup>91</sup> Deux pages.

23. *A Olympe Chodzko, Paris, fin 1839*<sup>92</sup>

Chère Olympe, il parait que M<sup>r</sup>. Leonard Niedzionucki<sup>a</sup> est à Paris il a mis chez mon portier une lettre de M<sup>r</sup> Jeffs et sa carte (25 fg du Roule) — je ne puis geure<sup>b</sup> l'inviter a venir chez moi parce que je ne suis pas aisée — Si vous êtes en assez bons termes avec lui et que vous vouliez l inviter à diner pr la semaine prochaine cela me fera plaisir — il a été très aimable pr moi —  
Adieux chère Amie bien à la hâte

Flora

Samedi soir —

<sup>a</sup> *lecture douteuse*: Midzionucki?

<sup>b</sup> *lire* guère

24. *A une dame (Olympe Chodzko?), Paris, fin 1839 (?)*<sup>93</sup>

Chère Dame

Je ne puis pas répondre a votre lettre avant d avoir lu l article que mes amis m ont signalé Je vous envoie donc ma bonne pr prendre les deux extraits —  
adieux

Flora Tristan

dimanche —

25. *A Olympe Chodzko (?), Paris, 1840 (?)*<sup>94</sup>

L'envie d être dans votre aimable compagnie certes me déciderait a passer une nuit dans cette horrible cohue — mais il me manque une infinité de choses — Je n'ai pas de capuchon Si vous pouviez en emprunter un à une dame de vos amies — je le mettrais avec ma robe de soie noire et tant bien que mal cela pourrait passer — car je vous avoue que je ne suis pas disposée a faire des dépenses pr cette seule fois —

J ai peur aussi d être rudement attaquée et pr moi qui n'aime pas a parler je ne sais pas comment je me tirai<sup>a</sup> de là! — je compte un peu sur vous — mais avec qui irons nous? Gardez vous bien d'en parler à Janin<sup>95</sup> ou autre

<sup>92</sup> Deux pages.

<sup>93</sup> Une page.

<sup>94</sup> Deux pages.

<sup>95</sup> Les palinodies politiques de Jules Janin (1804-1874), son esprit caustique, et son rude bon sens marqué au coin du traditionalisme, en font la vivante antithèse de Flora Tristan. Il a laissé sur elle deux articles, in *Le Voleur*, 25 et 30 janvier 1845, respectivement pp. 69-72 et pp. 85-87, qui le montrent totalement étranger aux idées de Flora.

car alors il n'y aurait plus de plaisir —  
Adieux

Flora

jeudi 4 hs<sup>b</sup> —

<sup>a</sup> lire tirerais

<sup>b</sup> lecture douteuse

26. *A Olympe Chodzko (?), Paris, 10 février 1840*<sup>96</sup>

Chère Dame je n'ai pas pu vous écrire comme nous en étions convenus parcequ'il m'a été impossible de voir la Dame qui devait me donner l'histoire sur le dit de Bal. — Cette Dame avait, et a encore son enfant à la mort et certes ce n'était pas le moment de lui parler de Bal — Quant à T.<sup>97</sup> — il m'a écrit qu'il n'irait pas étant trop fatigué — C'est donc une partie remise —

Vous êtes vous bien amusée? — Le bal était-il brillant? — Je n'ai encore vu personne —

Adieux j'irai vous voir samedi

Flora T.

ce 10 fr/40. —

27. *A Olympe Chodzko, Paris, deuxième quinzaine de février 1840*<sup>98</sup>

Décidément belle Dame j'irai vous voir samedi et si je le puis je resterai à dîner avec vous — Tout le monde me dit que la *Lionne* de M<sup>r</sup> et de Madame Ancelot n'est autres que la trop Tigresse Flora Tristan!<sup>99</sup> — Soyez donc assez aimable pr m'avoir, parmi vos amis les journalistes, 2 billets pr que jaie<sup>a</sup> m'assurer de mes propres yeux si ce couples dramaturges et vaudevillistes, ont sus peindre ma crinières ondoiyante et ma dent cruelle!

M<sup>r</sup> Ancelot ne connaît pas son affaire — quand on veut peindre les gens

<sup>96</sup> Deux pages.

<sup>97</sup> Abréviation pour Traviès. Flora avait adressé, le 9 et le 14 septembre 1839, des lettres chaleureuses au peintre Charles-Joseph Traviès de Villers (1804-1859). A. Breton qui les a éditées (article cité, pp. 9-10) avait eu connaissance d'autres lettres de Flora à Traviès. Elles sont aujourd'hui perdues.

<sup>98</sup> Deux pages.

<sup>99</sup> *La Lionne*, comédie en deux actes mêlés de chants, par MM. Ancelot et Léon [Laya], fut représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du vaudeville, le 14 février 1840. Mme Ancelot avait la réputation de collaborer avec son mari. Les ressemblances entre Flora Tristan et l'héroïne de la pièce, Flora, une maîtresse romanesque qui se bat en duel contre son amant, s'arrêtent au seul nom.



d'après nature on leur écrit une jolie petite lettre on se présente chez eux, et les fait parler, afin de les voir rire, pleurer et se mettre en colère, puis après on les trace sur la toile de main de maître — Vous verrez mais<sup>b</sup> nouveaux portraits — (dans mon ouvrage sur Paris<sup>100</sup>) oh! l'on voit que le modèle a posé —

Adieux mille amitiés a votre mari

Flora

<sup>a</sup> écriture phonétique pour j'aïlle

<sup>b</sup> lire mes

28. *A Olympe Chodzko (?), Paris, fin février 1840 (?)*<sup>101</sup>

J'avais projeté d'accepter votre aimable invitation mais l'homme propose et Dieu dis—<sup>a</sup> Mon bon Jules,<sup>102</sup> qui travaille comme un cheval afin de terminer quelques tableaux pr le salon, m'a envoyé chercher hier matin en me priant instamment de passer toute la journée avec lui afin de l'encourager — Je n'ai pu lui refuser et je suis restée chez lui jusqu'à 10 h du soir — C'est mardi la cloture du salon — après on ne recevra plus rien et je crains bien que le pauvre garçon n'ait pas terminé les deux tableaux qu'il voudrait y envoyer — vous voyez chère amie qu'il est difficile d'avoir une affection sans quelle vous dérange dans vos projets — ce sera donc pr la semaine prochaine —

Il paraît que le bal d'hier a été tout à fait mal. — on m'a dit que deux jeunes gens étaient enfermés dans une loge et y *fumaient* — Ils en sont capables —

adieux

Flora T

Dimanche —

<sup>a</sup> lire dispose

<sup>100</sup> L'édition de 1840 des *Promenades dans Londres* annonce, en effet, «pour paraître au mois de novembre, Paris et ses mystères, 2 vol. in-8°, prix 15 f.» Ce n'est pas le seul ouvrage de Flora qui ait été annoncé, sans jamais paraître, et dont le manuscrit soit jusqu'à présent perdu.

<sup>101</sup> Deux pages. En dépit des indications qu'elle contient, cette lettre est l'une des plus délicates à dater. Le Salon, dans le Salon carré du Louvre, s'ouvrait, sous la Monarchie de Juillet, entre le 1<sup>er</sup> mars et le 15 juin. On peut hésiter entre 1839, année où J. Laure présente plusieurs tableaux dont Flora est le modèle (voir note 102), et 1840 que la critique interne des textes nous porte à préférer.

<sup>102</sup> Jules Laure (1806-1861), peintre de portraits, élève d'Ingres et de Hersent, figura au Salon de 1834 à 1861, et obtint une médaille de 3<sup>e</sup> classe, en 1836. Il se montre, jusque dans le choix de ses sujets, très lié aux milieux socialistes. Le catalogue des salons en fait

29. *A Jules Vinçard, Paris, 10 mars 1840*<sup>103</sup>

Monsieur Vinçard

Je vous remercie beaucoup de la bonne lettre qui accompagnait l'envoi que vous m'avez fait de votre *Ruche populaire*<sup>104</sup> — Je vais placé les deux <sup>a</sup> exemplaires en bonnes mains chez nos frères d'Angle<sup>re</sup> — Je ne suis pas *fâchée* du tout ni contre les rédacteurs de la Ruche que j'aime de sympathie puisqu'ils sont des ouvriers prolétaires — ni contre Mad. Soudet qui me paraît être pleine de bon vouloir pr la cause que je serre<sup>b</sup> — Elle a pu commettre<sup>c</sup> un mal entendu C'est choses là arrivent tous les jours.

Aussitôt que je pourrai disposer d'un exemplaire de mes ouvrages je m'empresse de vous en faire remettre. Mais par suite de la faillite de mon éditeur<sup>105</sup> je m'en trouve entièrement dépourvue en ce moment —

Depuis longtemps Monsieur Vinçard je désire faire votre connaissance Si donc un dimanche où vous voudrez faire une promenade à la campagne<sup>106</sup> vous voulez venir me voir cela me fera grand plaisir —

Je vous serre la main en sœur

Flora Tristan

Paris ce 10 Mars, 40 —

[Adresse]

M<sup>r</sup> Vinçard

directeur de la Ruche populaire

28 passage Saucède

[cachet postal] 1840

<sup>a</sup> *un mot rayé*

<sup>b</sup> *lire sers*

<sup>c</sup> *mot surchargé: permettre corrigé en commettre*

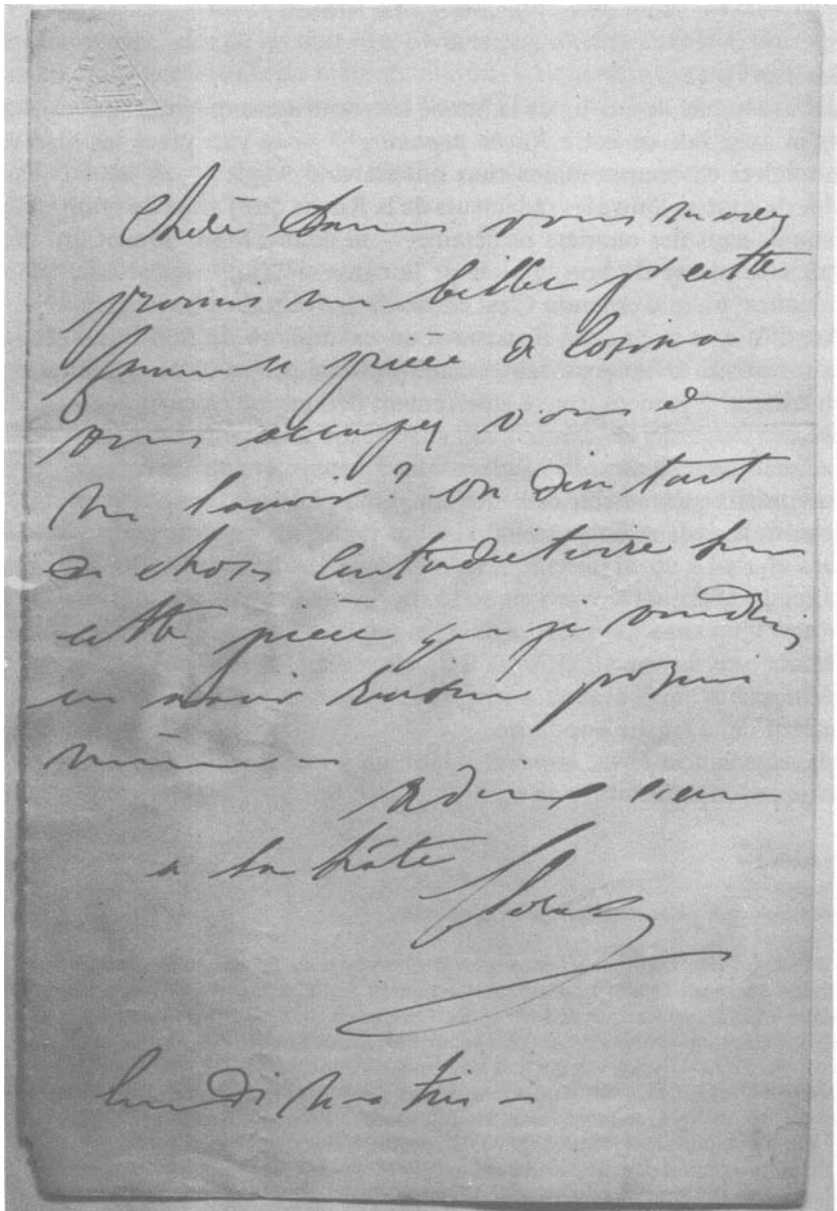
foi: en 1834, Lélia, Stello et Magnus (composition inspirée du roman de George Sand), Portrait d'Alexandre Massol, apôtre saint-simonien. En 1838, Portrait de Robert Owen. Il présente en 1837, un Portrait de M<sup>me</sup> Flora Tristan; en 1838, un Portrait de M<sup>me</sup> F.T. . . ; en 1839, deux compositions portent le nom de Portrait de M<sup>me</sup> T. . . Il s'inspira encore des œuvres de Flora Tristan, témoin Les couvents d'Aréquipa (1838), et José Ribera, dit L'Espagnolet, et Juana, 1839. Ami intime, il gère pendant le tour de France les intérêts de Flora à Paris, et, après sa mort, remet les manuscrits à Eléonore Blanc.

<sup>103</sup> Communication obligeante de MM. Coulet et Faure, trois pages.

<sup>104</sup> Le premier numéro était paru en décembre 1839.

<sup>105</sup> Ladvoat, l'éditeur de la deuxième édition des Pérégrinations et de Méphis.

<sup>106</sup> Flora n'habite pas pour autant «à la campagne». Sans que l'on puisse précisément fixer la date de son déménagement, elle loge encore, le 7 février 1840, «4 rue de la Barouillière, en haut de la Rue de Sèvres» (lettre à Louis Desnoyers, photocopie à l'Institut Français d'Histoire Sociale, Fonds Dolléans cité). En mai-juin, elle habite désormais «64 Rue de Grenelle, St Germain» (voir n° 32).



Chère femme vous m'avez  
promis une belle gracieuse  
femme à pièce à Corina  
vous accueillez vous en  
me laissant? on dit tant  
de choses l'antiquité sur  
cette pièce que je voudrais  
en avoir l'air pour  
moi-même -  
Adieu avec  
à la hâte  
Lorely  
Lorely

Lettre 31. Le timbre sec au coin supérieur gauche (Dieux Père Mère Embryon) se prête mal à la reproduction.

30. *A Olympe Chodzko, Paris, mai 1840*<sup>107</sup>

Je suis bien contente de savoir que vous allez mieux — Si vous voulez j irai diné avec vous samedi — prenons donc jour pr aller voir Dorval je voudrais la connaitre avant de la voir jouer —

Adieux répondez moi un mot — Vous savez que je ne veux *aucune cérémonie* mais je vous dis samedi parce que vous me priez de vous dire le jour —

Flora

31. *A Olympe Chodzko, Paris, 4 ou 11 mai 1840*<sup>108</sup>

Chère Dame vous m avez promis un billet pr cette fameuse pièce de Cosima<sup>109</sup> Vous occupez vous de me l avoir? on dit tant de choses contradictoire sur cette pièce que je voudrais en avoir raison pr moi même —

Adieux c'est a la hâte

Flora

lundi matin —

32. *A Eugène Briffault, Paris, mai-juin 1840*<sup>110</sup>

Monsieur

Je n'ai pas oublié l article que vous avez fait sur mes Pérégrinations; votre jugement, quoique bien sévère, était cependant empreint d'une certaine équité<sup>111</sup> — aussi je vous envoie mon livre sur Londres et me soumetts

<sup>107</sup> Une page.

<sup>108</sup> Une page.

<sup>109</sup> De George Sand, avec Marie Dorval dans le rôle de Cosima. La pièce est représentée sept fois au Théâtre-Français entre le 29 avril et le 17 mai 1840. Olympe étant amie de Marie Dorval, il est naturel que Flora passe par elle pour avoir un billet.

<sup>110</sup> Deux pages.

<sup>111</sup> Ironique et sévère, comportant même des critiques personnelles assez peu élégantes, le compte rendu de Briffault (voir note 46) reprochait à Flora ses idées, son style et sa vanité. «Il lui manque», écrivait Briffault, «l'élégance qui distingue un certain monde.» Et plus loin: «Le style de l'ouvrage est empreint d'une négligence que rien ne peut excuser. Il est une expression que madame Flora Tristan emploie souvent et qui paraît avoir toutes ses prédilections, c'est le mot harmoniser; il n'a que deux inconvénients, il est faux à l'oreille, il n'est pas vrai selon le dictionnaire, qui exige impérieusement qu'on dise harmonier.» Flora s'était aussitôt justifiée de cette querelle de vocabulaire dans une lettre à Delaunay (8 novembre 1838, déjà citée note 11), le directeur de l'Artiste qui avait mal reproduit, quelques jours plus tôt, un chapitre de Méphis dans lequel figurait le mot incriminé.

d'avance a toute votre rigueur.

Je crains que dans les Promenades, comme dans les Pérégrinations, la *forme* ne m attire votre colère . . . — permettez moi de vous dire, Monsieur, qu en ceci je vous trouve injuste, cruel; — est ce ma faute à moi si ma forme n est pas gracieuse élégante belle? — une femme laide peut être excellente: — vous seriez donc pr elle un juge inexorable?<sup>112</sup> — Je vous demande des *causes atténuantes* en faveur du *fond*, des *faits* des *choses* que vous trouverez dans mon livre — pour cette fois soyez indulgent: fermez les yeux sur mes difformités Mon dieu la beauté passe vite, elle vous blasse<sup>a</sup>; — tandis que la bonté reste, elle nous sert elle nous est utile.

Agreez Monsieur mes salutations

Flora Tristan

64 rue de Grenelle St Germain

[Adresse]  
(avec mon livre)  
Monsieur  
Eugène Briffault  
Rue de Paris  
à Belleville

<sup>a</sup> lire blase

### 33. *A Eugénie Soudet, Paris, 5 avril 1843*<sup>113</sup>

Chère Dame — faites moi l amitié de voir un M<sup>r</sup> que vous connaissez Morize (peintre en bati<sup>1</sup>) il vous dira ce que je vais publier en ce moment, qu est<sup>a</sup> le but de mon travail, et comment je veux m y prendre pr le faire pénétrer dans le peuple. — Je viens réclamer de vous et de votre mari comme appartenant a la *classe ouvrière*, votre *petite souscription*. — Dans votre boutique vous êtes a même de voir quelques hs.<sup>b</sup> dévoués, intelli-

<sup>112</sup> Le raisonnement ici rappelle un passage des Pérégrinations, t. I, p. 284: « Les défauts dont la correction est en notre pouvoir doivent seuls être l'objet du ridicule. Il n'y a pas de monstres aux yeux de Dieu: l'arbre droit comme l'arbre tortu ont leur raison d'être. Esope, aussi bien qu'Alcibiade, fut doté, par la Providence, des formes les plus convenables à la destinée qui lui était réservée. Blâmer l'œuvre du Créateur, c'est mettre notre intelligence au-dessus de la sienne. L'homme en démente, qui, à l'aspect de la société, pousse un rire convulsif, est moins insensé que l'individu qui voit, dans la configuration d'une plante, d'un homme, d'un être quelconque, sortis de la main de Dieu, un sujet de moqueries et d'outrages.»

<sup>113</sup> Deux pages.

gents, parlez leur du but de mon ouvrage et engagez les a souscrire pr le livre de l'*union-ouvrière* le prix du livre 50<sup>c</sup>.

Voyez la phalange du 29 et 31 Mars —

Je ne vous en écris pas plus long car je suis accablée de fatigues — venez me revoir lorsque vous aurez le tems — 89 rue du Bac — Votre sœur en l hu<sup>téc</sup>

Flora Tristan

[Adresse]

Mad Soudet

8 Rue S<sup>te</sup> Croix de la Bretonnerie

[cachet postal] 5 avril 1843

<sup>a</sup> lire ce qu'est

<sup>b</sup> lire hommes

<sup>c</sup> lire humanité

34. A Charles Fillieu, Paris, 30 juillet 1843<sup>114</sup>

Monsieur Fillieu —

Une femme *supérieure* doit se<sup>a</sup> *montrer supérieure avec tous* et dans *toutes les circonstances*. — C'est ce que j'ai fait depuis le moment où j'ai eu la *conscience de ma supériorité*. et c'est ce que je continuerai de faire.

Je ne peux comprendre le *pourquoi* de la lettre *plus qu'inconvenante* . . . que vous m'avez écrite hier en sortant de chez moi? — Evidamment vous étiez sous l'impression d'une *fatale allucination*. —

Si j'étais une *prude* je vous renverrai votre lettre vous ferais défendre ma porte — et ne prononcerais désormais votre nom qu'avec dédain<sup>b</sup> et mépris — Si j'étais une *coquette*, je montrerais votre extravagante lettre à vos amis et de concert avec eux on<sup>c</sup> pourrait ce moquer de vous pendant 8 jours — Mais comme je suis une femme *supérieure*, que j'ai conscience de ma *mission de femme* j'agirai avec vous tout autrement. —

Monsieur Fillieu si vous aviez lu mon *Méphis*<sup>115</sup> certaine<sup>t</sup>. vous ne

<sup>114</sup> Cinq pages.

<sup>115</sup> Le passage évoqué se trouve au t. II, pp. 145-46: «Dans l'avenir, lorsque la femme aura conscience de son pouvoir, elle s'affranchira de l'approbation d'autrui et ces petits subterfuges, qui l'aident aujourd'hui à tromper les hommes, lui deviendront inutiles; quand les temps seront venus, la femme dira: — Je choisis cet homme pour mon amant, parce que mon amour sera un mobile puissant sur son intelligence et que notre bonheur commun se reflétera sur les autres! — Si elle se trompe, elle supportera avec courage les conséquences de sa déception, et si le supplice excède ses forces, elle se séparera d'avec lui.» Le mouvement par lequel Flora aime Dieu en l'humanité n'exclut pas un sentiment pour tel ou tel individu. Toute chose, cependant, doit venir en son temps, comme le

m'eussiez pas écrit une semblable déclaration — Car vous auriez su qu'*en amour j'ai un système à moi*, et vous saurez pour votre instruction, que les systèmes que j'émetts<sup>d</sup> dans mes<sup>e</sup> ouvrages je les *réalise dans ma vie*. prêchant l'*indépendance de femme* voulant quelle soit parfaitement *libre en tout*, je veux qu'en amour ce soit *elle qui prenne l'initiative*. — quelle dise à celui qu'elle aime — «Je vous aime; voulez vous *être à moi?*» — Ceci vous fait connaître comment j'entends et je comprends les relations d'amour qui doivent exister dans l'avenir entre la femme et l'homme.—

Or mon cher Monsieur, moi qui vous parle, je me sens *assez forte*, pour exécuter *dans le présent* ce que l'humanité *pratiquera dans l'avenir* — De ma vie je n'ai appartenu à aucun homme — Car toujours *c'est moi qui ai pris l'initiative*

Lorsque j'ai rencontré un individu qui me *plaisait* ou un homme que *j'aimais* j'ai dit au premier — voulez vous vous *donner à moi?* et à l'autre — voulez vous m'*appartenir?*

Quand<sup>f</sup> aux *déclarations d'amour* on m'en a faite des centaines et *jamais* je n'ai *accepté aucun des hommes qui me les avaient adressés* —

Maintenant Monsieur, si vous êtes réellement *grand*. réellement *intelligent* et *bon*. vous viendrez me voir comme *frère* comme *ami* mais il faut bien que vous vous persuadiez que *jamais* je ne serai *une femme* pour vous. — Mais si vous n'avez pas assez de grandeur dans l'esprit pour comprendre tout ce qu'il ya délévé et de religieux dans ma manière d'agir, ne revenez pas — et tout sera fini. —

Votre lettre toute inconvenante<sup>116</sup> quelle est ne m'a *blessée en rien* Depuis l'âge de 21 ans que je vis *seule* et que j'ai l'énorme malheur d'être *jolie femme* vous comprenez que j'ai dû recevoir bien des lettres d'*étudiants* et de *sous-lieutenants* — Je suis donc habituée à ces inconvenients d'une *société mauvaise* — Je ne me mets plus en colère contre ceux qui *agissent mal*, lors même que j'en souffre, j'*étudie la cause* qui les fait agir ainsi, et je travaille de toute ma puissance à *geurir<sup>g</sup> la cause du mal*.

Adieux mon cher Monsieur Je suis votre sœur en l'humanité

ce 30 Juillet 1843 —

Flora Tristan

montreraient encore les réflexions qu'elle note sur son Journal, à l'étape de Roanne. Brisée par la fatigue, elle prend vis-à-vis d'elle-même l'engagement de se reposer trois mois au terme du tour de France, et après la rédaction de l'ouvrage correspondant. Et elle ajoute: «Je tâcherai de me lier avec un individu qui me plaise et j'irai avec lui chercher ma fille pour la mener en Italie ou en Espagne.» (Le Tour de France, p. 123)

<sup>116</sup> Cet alinéa a déjà été publié dans le Tour de France, p. 118, note 49. Ce n'est pas la seule fois que Flora subit semblable déclaration. Un an plus tard, le Lyonnais Joseph Reynier lui adresse une lettre passionnée (ibid.).

[Adresse]  
M<sup>r</sup> Charles Fillieu  
Etudiant  
1 cloître St Benoit  
à Paris

- <sup>a</sup> être rayé
- <sup>b</sup> deg[ouît] rayé
- <sup>c</sup> nous rayé
- <sup>d</sup> lire j'émets
- <sup>e</sup> mon corrigé en mes
- <sup>f</sup> lire Quant
- <sup>g</sup> lire guérir

35. *A Jean-Baptiste Gergères, Bordeaux, 22 septembre 1843*<sup>117</sup>

Comment Monsieur, mon tout petit livre qui contient des grandes pensées vitales, ne pourra pas trouver une *toute petite place* dans votre journal ? — permettez, qu'usant de ma franchise, je vous dise combien ce *rejet* de l'union ouvrière m'étonne. — Car, il me semble, que l'on soit *socialiste, républicain, ou royaliste*, il me semble dis je, que les *pensées vitales*, celles d où *dépend la prospérité générale du pays*, doivent avoir pour *tous également la même importance*. — C'est a ce malheureux et déplorable système d'*étouffement* pour ce qui ne fait pas *parti de la coterie*, que la presse doit le discrédit où elle est tombée et où elle va achever sa ruine. — Qu'arrivera t il? que la presse deviendra chose *morte*, et qui<sup>a</sup> s'établira à côté d'elle un mouvement jeune fort, plein de vie et de puissance. — Il arrivera à la presse ce qui est arrivé au catholicisme Cessant de marcher avec le progrès, le *progrès marchera sans elle*. — Amante passionnée de toutes les forces vitales qui composent<sup>b</sup> le grand mouvement humanitaire, lorsque je vois une de ces forces *se perdre*, j en ressens une vive douleur. —

Venez me voir je vous prie, j'aurai beaucoup de plaisir a causer avec vous, bien que nous soyons d'opinions entièrement *opposée*, il y a un point qui nous <sup>c</sup> — notre *bonne-foi*.

Votre sœur en l'humanité

Flora Tristan

Bord<sup>x</sup>.  
ce 22 7<sup>bre</sup> 1843 —

Demain samedi vers 9 h. je serai chez moi —

<sup>117</sup> Trois pages.



[Adresse]

M<sup>r</sup> Gergeres avocat

rue des lois

à Bordeaux

[Cachet postal] Bordeaux, 23 sept. 43

<sup>a</sup> lire qu'il<sup>b</sup> lire composent<sup>c</sup> une déchirure a amputé un mot dont la lecture pourrait être relie*Table des lettres*

1. A un inconnu	Paris, 9 août 1836 (?)
2. A Olympe Chodzko (?)	Paris, 8 décembre 1837
3. Victor Considerant à Flora Tristan	Paris, 5 avril 1838
4. A Olympe Chodzko (?)	Paris, septembre 1838
5. A une dame	Paris, 14 octobre 1838
6. A Olympe Chodzko	Paris, 2 janvier 1839 (?)
7. A Olympe Chodzko	Paris, 7 janvier 1839 (?)
8. A une dame	Paris, 7 février 1839
9. A Olympe Chodzko	Paris, 26 mars 1839 (?)
10. A une dame	Paris, 1839 (?)
11. A Olympe Chodzko	Paris, 3 mai 1839
12. A Olympe Chodzko	Londres, 24 mai 1839
13. A Olympe Chodzko	Londres, 15 juillet 1839
14. A Olympe Chodzko	Londres, 15 ou 16 juillet 1839
15. A Olympe Chodzko	Londres, 1 <sup>er</sup> août 1839
16. A Olympe Chodzko	Londres, août 1839
17. A Olympe Chodzko	Paris, fin août, septembre 1839
18. A Olympe Chodzko	Paris, septembre-octobre 1839
19. A Olympe Chodzko	Paris, septembre-octobre 1839
20. A Olympe Chodzko	Paris, septembre-octobre 1839
21. A Olympe Chodzko	Paris, septembre-octobre 1839
22. A Olympe Chodzko	Paris, fin 1839
23. A Olympe Chodzko	Paris, fin 1839
24. A Olympe Chodzko (?)	Paris, fin 1839 (?)
25. A Olympe Chodzko (?)	Paris, 1840 (?)
26. A Olympe Chodzko (?)	Paris, 10 février 1840
27. A Olympe Chodzko	Paris, deuxième quinzaine de février 1840
28. A Olympe Chodzko (?)	Paris, fin février 1840 (?)
29. A Jules Vinçard	Paris, 10 mars 1840
30. A Olympe Chodzko	Paris, mai 1840
31. A Olympe Chodzko	Paris, 4 ou 11 mai 1840

- |                              |                             |
|------------------------------|-----------------------------|
| 32. A Eugène Briffault       | Paris, mai-juin 1840        |
| 33. A Eugénie Soudet         | Paris, 5 avril 1843         |
| 34. A Charles Fillieu        | Paris, 30 juillet 1843      |
| 35. A Jean-Baptiste Gergères | Bordeaux, 22 septembre 1843 |

L'éditeur, qui prépare pour la Bibliothèque du XIX<sup>e</sup> siècle (Collection patronnée par la Société des Etudes Romantiques, sous la direction d'Arlette Michel et de Claude Pichois) une édition des *Lettres* de Flora Tristan, se permet de lancer un appel.

Les manuscrits de Flora Tristan sont rares, et beaucoup de documents susceptibles d'éclairer cette figure importante des mouvements littéraires et socialistes à l'époque romantique passent pour perdus.

Aussi l'éditeur serait-il reconnaissant à tout possesseur de lettres ou de manuscrits de Flora Tristan, de lettres à elle adressées et de documents susceptibles d'intéresser cette correspondance, s'il voulait bien se faire connaître, et lui communiquer les documents ou photocopie des documents en sa possession. Adresser toute correspondance à Stéphane Michaud, 28 rue des Féli-zots, 21121 Fontaine-les-Dijon, France.